

CHAPITRE II

L'AMOUR

André Gide découvre, à treize ans, la souffrance de sa cousine, Madeleine Rondeaux, de deux ans plus âgée que lui, enfant douce, pure et pieuse, bouleversée par l'adultère de sa mère. Un amour-compassion est né, dès lors, en lui. Il jure alors de protéger sa cousine pour toujours de la peur, du mal et de la vie. Son amour pour elle se confond avec ses premières ferveurs religieuses influencées par sa mère. De par sa morale rigoureuse, la puritaine Madame Paul Gide donne naturellement le pas à la pureté de la vie sexuelle. Le puritain considère, condamne même la sexualité comme un «<monstre>>, un «<dragon>>, ou un «<démon>>.¹ On verra que cette conception protestante de la moralité, où les choses de la chair sont le domaine du péché par excellence, joue un rôle considérable dans la formation d'André Gide.

Cette religion puritaine a habitué André Gide à dissocier dans son être l'âme, qui est toute pureté, et le corps, qui est souillure et qui entraîne l'âme vers la damnation éternelle. Il y a donc en lui tension entre un mysticisme enivré de pureté et de vertu qui se promet des joies séraphiques et une frayeur quasi sacrée des choses de la chair qui appartiennent à l'ordre de la réalité. Gide souffre beaucoup

¹ Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 530.

de cette contradiction entre l'éducation reçue et sa propre nature. Il veut que l'amour et le plaisir soient dissociés. Gide désire témoigner un amour angélique à sa cousine mais il souhaite en même temps les plaisirs de la chair. L'aveu de ce "secret du profond de sa chair" le porte sensuellement vers les jeunes gens, son objet amoureux. Un voyage en Algérie, décidé pour raison de santé, lui révèle sa vraie nature : une sensualité sans limite.

Tout en s'abandonnant à son goût pour les adolescents, Gide continue de souhaiter le mariage avec Madeleine Rondeaux. Malgré l'opposition maternelle, Gide demande sa cousine en mariage et dans un premier temps, celle-ci refuse. Elle l'aime et elle en est aimée, mais elle ne doit pas l'épouser. Il s'agit d'un conflit proprement cornélien entre le devoir et l'amour. Elle se sent chargée d'âme. Etant fille aînée, elle a résolu de se dévouer à ses frères et sœurs pour remplacer auprès d'eux le père disparu et la mère absente.

A son retour d'Algérie, la mère de Gide ne s'oppose plus au mariage. Quelques jours après la mort de Madame Paul Gide, ont lieu les fiançailles entre les deux jeunes gens. André Gide comprend très bien que sa nature particulière pose un problème au moment où il va se marier. Il n'est pas certain que la pédérastie est "normale". Il doute de ses possibilités à renoncer à ses habitudes homosexuelles, et de son aptitude physiologique au mariage. Il consulte donc un spécialiste qui lui affirme que ses goûts homosexuels disparaîtront d'eux-mêmes avec le mariage. "Mariez - vous. Mariez - vous sans crainte. Et vous reconnaîtrez bien vite que tout le reste n'existe que dans votre

imagination (. . .) Ce qu'est l'instinct naturel, lorsque vous serez marié, vous aurez vite fait de le comprendre, et tout spontanément d'y revenir",² lui conseille le médecin. Il lui dit aussi qu'il n'a pas de problème médical. Ses caractères sexuels virils sont normaux.

Nous comprenons par la suite que le jugement du médecin sur la disparition des penchants homosexuels de Gide est faux. Il ne peut pas se guérir. Madeleine est, pour lui, représentant d'un parangon de vertu, respectable mais non désirable. Elle ressemble, à beaucoup d'égards, à Madame Paul Gide. Gide doit donc lui apporter un amour angélique, dénué de son fondement charnel. André Gide avoue ainsi : "L'amour que j'ai pour ma femme n'est comparable à aucun autre, et je crois que, seul, un uraniste peut donner à une créature cet amour total, dépouillé de tout désir physique, de tout trouble charnel : l'amour intégral, dans sa pureté sans bornes."³ Nous pouvons dire que Gide désire des jeunes garçons qu'il n'aime pas ; et il aime une femme, la sienne, qu'il ne désire pas. Il convient d'ajouter que cet échec de la vie conjugale ne vient pas de Gide seul mais aussi de sa femme. Monsieur Jean Delay nous donne la raison que voici : "Une timidité naturelle, une éducation protestante (. . .), une méfiance puritaine de la sexualité, aggravée par les fautes de sa mère, contribuaient à éloigner Madeleine de la vie physique."⁴ Constatons que le dégoût de

² Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, (Paris : Gallimard, 1956), p. 118.

³ Ibid., p. 186.

⁴ Delay, La Jeunesse d' André Gide, p. 27.

tout contact physique de Madeleine s'accorde bien avec la pédérastie de son mari.

Donc, plus de deux mois après le mariage, aucun lien physique n'unissait encore les époux, et il en serait ainsi définitivement. Cette situation d'échec fut aussi pénible pour l'un que pour l'autre durant les premiers temps de la vie conjugale.⁵

Mad  leine découvre petit à petit la sexualité particulière de son mari. Dès leur voyage de noce en Italie, durant le long trajet en voiture de Saint-Moritz    Florence, Mad  leine ne pouvait s'empêcher d'épier son mari, si calme quand il était seul avec elle, si bouleversé dès qu' apparaissaient de jeunes garçons.

Quand Gide était possédé par son <<démon>>, quand il était en proie à son obsession pédophile, il perdait tout contrôle, tout sentiment des convenances, du respect d'autrui et de soi-même, même celui de la plus élémentaire prudence. Ses traits et son regard s'altéraient, il semblait devenir un autre.⁶

André Gide lui-même, déclare qu'il s'est montré, à trois reprises, très agit   devant les yeux de sa femme :

Le premier souvenir date de notre voyage de nocces, (. . .). Des gamins, à demi nus, couraient dans la poussière, derrière notre voiture, et je me suis retourné longuement. "C'est inoui ce que tu es curieux des moindres êtres," m'a-t-elle dit, en me regardant. Le second souvenir, c'est quelques années plus tard, pendant un voyage en Algérie.(. . .) Le wagon voisin du notre était plein d'écoliers qui, (. . .), s'étaient d  brill  s, s'étaient à demi d  v  tus. J'étais comme un possédé, (. . .), le visage hagard et rouge, les mains tremblantes : je ne puis me contenir. (. . .) Je ne pouvais rien cacher. A chaque arrêt-c'était plus fort que toute volonté-je me penchais à la portiere ; (. . .) Quand nous avons été arrivés à Alger, ma femme, (. . .), m'a dit, en me regardant avec une espèce d'horreur : "Quelle figure tu as eue pendant ce voyage! Tu avais l'air d'un fou, ou bien d'un criminel ..." Le troisième souvenir est situé

⁵ Ibid., p. 565.

⁶ Ibid., p. 570.

en Normandie (. . .) : certains jours, le désir me fait (. . .) courir dans les champs, comme un possédé, vers les petits bergers, vers les enfants (. . .). Mais j'ai besoin de voir des enfants, de les faire causer, de les imaginer nus, de les avoir autour de moi.⁷

Madeleine sait tout cela. Elle en souffre beaucoup mais elle ne lui fait aucun reproche. Elle semble avoir conscience de la faiblesse ou de la folie de son mari. "Tout en souriant, elle appelait cela la Destinée."⁸

Mais la patience de l'homme a ses limites, et lorsque Madeleine arrive aux limites de la sienne, elle dit à son mari : "Si j'étais catholique, j'entrerais au couvent, mais il est certain que, ce jour-là, entrer au couvent signifiait (. . .) chercher un refuge contre les hommes."⁹ Elle lui annonce, en plus, que "faute de trouver la bonne qu'elle cherchait, elle a engagé un garçon du nom de Henri, de seize ou dix-sept ans, qui, espère-t-elle, lui <<plaira>>."¹⁰

Tel est le bilan de leur vie conjugale, il est inévitable, pour les deux époux, de mettre fin à leur relation par une rupture. Madeleine a brûlé toutes les lettres, que Gide lui avait écrites, et qui étaient, pour elle, ce qu'elle avait de plus cher au monde, et, pour lui, le trésor de sa vie.

Aux expériences de l'auteur s'ajoute l'amour des protagonistes adolescents dans son oeuvre : l'hétérosexualité d'abord et ensuite l'homosexualité.

⁷ Schlumberger, Madeleine et André Gide, pp. 186-8.

⁸ Ibid., p. 80.

⁹ Ibid., p. 241.

¹⁰ Ibid., p. 160.



Hétérosexualité

L'hétérosexualité chez Gide représente souvent un amour platonique tel que son amour pour sa cousine. Il l'aime mais ne la désire pas car son éducation puritaine lui a enseigné à s'attacher plus à la pureté et à condamner tous les désirs charnels. Les revendications de la chair lui sont alors épouvantables.

Dans cette partie, nous parlerons de trois couples de personnages adolescents représentant l'amour-estime : Boris-Bronja et Bernard - Laura des "Faux-Monnayeurs" et Jérôme-Alissa de "La Porte-Etroite."

1.1 Boris-Bronja

L'amour entre Boris et Bronja est une sorte d'idylle. L'amitié s'est transformée en amour. Boris admire et adore la pureté et la vertu de Bronja. Il l'aime profondément. Bernard le raconte dans une lettre à Olivier : "mais ce qui fait le plus de bien au petit, (. . .), c'est d'être amoureux fou de la fille de la doctoresse, de quelques années plus âgée que lui (. . .)"¹¹ Les deux jeunes gens se causent, font une promenade et jouent ensemble toute la journée et on les voit tous les jours l'un avec l'autre, l'un à côté de l'autre. "Du matin au soir ils ne se quittent pas. Ils sont si gentils tous les deux ensemble que personne ne songe à les blaguer."¹²

L'idylle des deux adolescents ne dure pas longtemps. L'âme trop pure ne peut pas survivre dans ce monde sans grâce. La mort

¹¹ Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 170.

¹² Ibid.

enlève à l'adolescent Boris l'angélique Bronja. Comme Bronja représente la seule espérance de salut pour Boris, celui-ci tombe, après cette mort, dans un chagrin inexplicable, comme si, pour le reste de sa vie, il allait devoir vivre seul dans les ténèbres. Ces phrases sortent continuellement de sa bouche "O Bronja, toi qui vois les anges, toi qui devais m'ouvrir les yeux, tu me quittes!", aussi "Sans toi, Bronja, que deviendrai-je? Qu'est-ce que je vais devenir?"¹³, encore "Les anges (. . .), désormais, sans elle, comment y croire? Même son ciel à présent se vidait."¹⁴ Boris se consacre à ses études comme on plongerait en enfer.

Sans aucun soutien, Boris, lui-même, se suicide vers la fin du livre. Nous pouvons dire que ce monde sinistre est sans accord avec la pureté extrême des deux adolescents.

1.2 Bernard-Laura

De l'amour pur entre ces deux êtres, vient un amour penchant vers la vénération du jeune homme envers une jeune fille : Bernard et Laura.

Bernard, le héros des "Faux - Monnayeurs", s'éprend de Laura qui est plus âgée que lui. Il révèle son amour dans une lettre à son ami Olivier : "Tu vas croire que je suis amoureux d'elle. Eh bien! mon vieux, tu ne te tromperais pas."¹⁵ Le cas de Bernard est étrange

¹³ Ibid., p. 336.

¹⁴ Ibid., p. 364.

¹⁵ Ibid., p. 169.

parce qu'il aime une femme qui a déjà quelqu'un dans sa vie et qui, de plus, est enceinte. Malgré cela son amour pour elle augmente toujours. Et il dit que de cette manière on peut distinguer l'amour de l'amitié. Son dialogue avec Olivier en témoigne :

- Tu veux parler de Laura, dit Olivier. Tu l'aimes toujours autant?
- Non, dit Bernard, mais toujours plus. Je crois que c'est le propre de l'amour, de ne pouvoir demeurer le même ; d'être forcé de croître, sous peine de diminuer ; et que c'est là ce qui le distingue de l'amitié.¹⁶

Bernard non seulement aime Laura, mais il l'adore. Il admire sa beauté physique aussi bien que sa vertu. En ce qui concerne la qualité physique de Laura, Bernard, lui-même, donne la description que voici : "(. . .), à présent je crois que je ne puis plus être sensible, jamais plus, à une autre forme de beauté que la sienne ; que je ne pourrai jamais aimer d'autre front que le sien, que ses lèvres, que son regard."¹⁷ Quant à sa vertu, Bernard fait aussi un compliment à Laura, surtout au sujet de Vincent, son amant qui est le père de son enfant. Ainsi écrit-il à Olivier : "(. . .), mais puis-je te dire que Laura Douviers n'a pas eu un mot de reproches et de ressentiment contre lui."¹⁸ Au contraire, elle invente tout ce qu'elle peut pour excuser sa conduite."¹⁹ Il conclue ensuite que cette jeune femme possède une très belle nature.

Il convient d'ajouter que l'adoration de Bernard pour Laura s'élève jusqu'au niveau du respect. Il ne parvient pas à unir

¹⁶ Ibid., p. 264.

¹⁷ Ibid., p. 265.

¹⁸ Il s'agit de Vincent Molinier

¹⁹ Gide, Les Faux - Monnayeurs, p. 168.

l'estime et la sensualité. Lui, il affirme que "Mais c'est de la vénération que j'ai pour elle, et, près d'elle toute pensée charnelle me semble impie."²⁰ Encore ajoute-t-il : "Grâce à Laura, mes instincts se sont sublimés."²¹ Bernard sent en lui de grandes forces inemployées et il veut les mettre au service de Laura. Mais c'est impossible. Bernard, ainsi que Laura, elle-même, sait bien qu'elle n'est pas libre. Il lui faut retourner vers son mari, Félix Douviers. "C'est à côté de lui qu'est ma place. C'est avec lui que je dois vivre"²², déclare-t-elle. Bernard le comprend et lui déclare que malgré son amour pour elle, il ne lui demande rien en échange. Il le dit directement à la jeune fille : "Laura, je ne vous demande pas de m'aimer ; je ne suis rien encore qu'un écolier ; je ne vaudrais pas votre attention ; (. . .)"²³ Il veut seulement lui révéler son sentiment et faire quelque chose pour mériter un peu son estime :

Il s'était mis à genoux devant elle, et bien qu'elle eût un peu reculé sa chaise d'abord, Bernard touchait du front sa robe, les bras rejetés en arrière comme en signe d'adoration ; mais quand il sentit sur son front la main de Laura se poser, il saisit cette main sur laquelle il pressa ses lèvres."²⁴

Finalement Laura continue son chemin et Bernard le sien en conservant, dans son cœur, son amour pour elle-disons trop idéal.

1.3 Jérôme - Alissa

Le couple de Jérôme et Alissa est bien particulier. Il ne ressemble point à celui de Boris et Bronja, ni à celui de Bernard

²⁰ Ibid., p. 265.

²¹ Ibid.

²² Ibid., p. 196.

²³ Ibid., p. 195.

²⁴ Ibid.

et Laura, en ce qui concerne l'effort pour se rapprocher. Bien qu'ils s'aiment, tous les deux cherchent tout le temps à s'éloigner l'un de l'autre

Ici, dans "La Porte - Etroite", à travers Jérôme et Alissa, Gide trouve "le moyen, plus ou moins oblique, de faire partager au lecteur la lutte qui est en lui entre l'amour humain et l'amour divin, entre les exigences de la chair et les aspirations de l'esprit, entre le corps et l'âme, entre la vanité du bonheur terrestre et l'idéal de la sainteté."²⁵

Cousins et camarades d'enfance, Alissa et Jérôme ont l'un et l'autre senti que leur tendresse est devenue amour comme Gide et Madeleine Rondeaux. Depuis qu'Alissa a découvert l'inconduite de sa mère, Jérôme est prêt à lui offrir tout son amour et à la protéger contre tous les maux. Ses paroles-ci le prouvent :

(. . .), mais je sentais intensément que cette détresse était beaucoup trop forte pour cette petite âme palpitante, pour ce frêle corps tout secoué de sanglots. (. . .) Ivre d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu, j'en appelais à Dieu de toutes mes forces et m'offrais, ne concevant plus d'autre but à ma vie que d'abriter cette enfant, contre la peur, contre le mal, contre la vie. Je m'agenouille enfin plein de prière ; je la réfugie contre moi ; (. . .)²⁶

Jérôme se sent heureux auprès d'elle, à marcher dans un tiède chemin bordé de fleurs, en lui donnant la main. Alissa est pour lui comme un objet précieux-une perle-que Jérôme doit payer cher afin de le posséder. Ces paroles du jeune homme nous en donne la preuve :

²⁵ Trahard, La Porte-Etroite d'André Gide, pp. 23-4.

²⁶ Gide, La Porte-Etroite, p. 504.



"Alissa était pareille à cette perle de grand prix dont m'avait parlé l'Évangile ; j'étais celui qui vend tout ce qu'il a pour l'avoir."²⁷

Par malheur, l'amour des deux jeunes gens se situe à des pôles opposés : l'amour de Jérôme, quoique tout pénétré d'élévation religieuse, grandit humainement et ne tend qu'à la réalisation de leur bonheur, au mariage tandis que celui d'Alissa tend au contraire au renoncement terrestre et à la réalisation d'une vertu conçue comme la résistance à son propre bonheur. Alissa aspire au bonheur céleste. Après la découverte du péché de sa mère, de cette offense faite à Dieu. Alissa a pris la décision définitive de s'attacher seulement à l'amour divin. Quoique Jérôme affirme que son amour pour elle vient de son âme entière, Alissa refuse les fiançailles sous des prétextes futiles : elle est de deux ans plus âgée que lui et elle ne veut pas se marier avant sa soeur. Ses paroles le confirment : "Non, Jérôme ; non ; ne nous fiançons pas, je t'en prie...(. . .)-Non ; pas encore..."²⁸ et aussi "J'ai peur d'être trop âgée pour toi."²⁹ Tante Plantier raconte à Jérôme qu'Alissa "ne voulait pas se marier avant sa soeur."³⁰ Pourtant Jérôme consent à l'attendre encore, toute sa vie même. En effet, Alissa, d'une part, veut céder la place à sa soeur, et d'autre part, cherche le royaume de Dieu. Son âme préfère "la sainteté" au bonheur dans ce monde. Et elle affirme que la sainteté est une "obligation". Elle dit à Jérôme qu'elle ne peut pas se contenter d'un bonheur terrestre. Elle juge que Jérôme

²⁷ Ibid., p. 507.

²⁸ Ibid., p. 521.

²⁹ Ibid., p. 522.

³⁰ Ibid., p. 533.

et elle sont nés pour un autre bonheur, dans les cieux, et que Dieu seul est capable de les rendre éternellement heureux. Il leur faut donc mourir en lui. Alissa croit que la mort peut "rapprocher ce qui a été séparé pendant la vie"³¹ Elle pense retrouver Jérôme après la mort. Elle est convaincue qu'ils pourront vivre heureux, au paradis. Mais Jérôme s'écrie qu'il n'y parviendra pas sans elle : "pas sans toi, pas sans toi."³² Alissa ajoute alors qu'elle peut le quitter. Jérôme affirme tout de suite qu'il ne la quittera jamais. Comme un défi, Jérôme lui dit : "Je ferais fi du ciel si je ne devais pas t'y retourner."³³

Incapable de vivre en dehors de son obsession, Alissa se trompe en pensant qu'elle peut entraîner l'être qu'elle aime dans la même voie-vers la sainteté. Mais c'est impossible parce que Jérôme vise un but différent du sien.

L'idée fixe d'Alissa la pousse de plus en plus loin de Jérôme. Elle le fuit tout le temps en le suppliant de ne point chercher à la revoir. Il leur suffit d'échanger des lettres. Elle veut lui apprendre à ne plus l'aimer pour le retrouver en Dieu. Ainsi demande-t-elle à Dieu : "(. . .), permettez-moi, mon Dieu, accordez-moi la force de lui apprendre à ne m'aimer plus ; (. . .) et si mon âme aujourd'hui sanglote de le perdre, n'est-ce pas pour que, plus tard, je le trouve en Vous..."³⁴ Encore insiste-t-elle dans une lettre adressée à Jérôme :

³¹ Ibid., p. 517.

³² Ibid., p. 564.

³³ Ibid., p. 510.

³⁴ Ibid., p. 587.

"Adieu, mon frère tant aimé ; que Dieu te garde et te dirige : de Lui seul on peut impunément se rapprocher."³⁵ Alissa est contente de pouvoir fuir Jérôme. Ses paroles écrites dans son Journal en témoignent : "Jérôme m'aime-t-il un peu moins ?", "Saurai-je me montrer à lui telle que j'ai résolu d'être, afin que son amour me désavoue ?..."³⁶

Alissa déserte les sentiers où elle risque de rejoindre Jérôme, et s'enfonce totalement dans la dévotion. Physiquement, elle est aussi extraordinairement changée ; sa maigreur, sa pâleur serrent affreusement le cœur de Jérôme. Il la décrit comme paraissant vieille : "Elle était mon aînée de deux ans ; mais la différence d'âge, à la voir certains jours, semblait celle entre deux générations."³⁷ De plus, Jérôme sent et comprend qu'Alissa lui échappe, il se dit alors : "Sitôt abandonnée à elle-même, Alissa était revenue à son niveau, médiocre niveau, (. . .) où je ne la désirais plus."³⁸ Désolé et désespéré, Jérôme s'accuse d'affectionner un fantôme. Ainsi dit-il : "Je ne chérissais plus qu'un fantôme ; l'Alissa que j'avais aimée, que j'aimais encore n'était plus."³⁹ Nous apprenons plus tard qu'Alissa, elle-même, n'est pas moins désespérée que Jérôme. Elle meurt dans la solitude, tendue vers une joie supérieure : un absolu, et déchirée jusqu'au dernier instant entre son amour et ce

³⁵ Ibid., p. 559.

³⁶ Ibid., p. 590.

³⁷ Gide, La Porte - Etroite, Bordas. p. 147.

³⁸ Gide, La Porte - Etroite, pp. 573-4.

³⁹ Ibid., p. 573.

qui la pousse à en faire le sacrifice-la vertu. Elle essaie de se raisonner, elle se demande alors :

Combien heureuse doit être l'âme pour qui vertu se confondrait avec amour ! Parfois je doute s'il est d'autre vertu que d'aimer, d'aimer le plus possible et toujours plus... Mais certains jours, hélas ! la vertu ne m'apparaît plus que comme une résistance à l'amour. Eh quoi ! oserais-je appeler vertu le plus naturel penchant de mon cœur ! O sophisme attrayant ! invitation spécieuse ! mirage insidieux du bonheur !⁴⁰

Nous constatons que ce n'est pas Alissa seule qui est la cause de cet échec amoureux entre elle et Jérôme. Le jeune homme a également une part de responsabilité dans la situation.

Alissa est tourmentée par ses contradictions. D'une part, elle cherche à tout prix à parvenir à son idéal. C'est pourquoi elle repousse tout le temps l'être qu'elle aime. D'autre part, elle est prête à céder au jeune homme qui ose la serrer contre lui. Elle avoue "qu'elle l'aime <<d'un indicible amour>>, d'un amour humain trempé de larmes."⁴¹ Ainsi Alissa joue-t-elle un double jeu entre l'amour divin et l'amour humain : elle repousse Jérôme tout en le retenant. Nous nous rendrons compte plus tard que la jeune fille abandonne finalement sa quête, du bonheur céleste, et n'a d'autre véritable désir profond que de céder au jeune homme, de tomber dans ses bras. Ses paroles en témoignent : "(. . .) je t'ai follement attendu toute la matinée"⁴², encore "Est-ce toi, Jérôme? (. . .) Jérôme ! est-ce toi ? (. . .) Je t'attendais. (. . .) Depuis trois jours, je reviens ici

⁴⁰ Ibid., p. 586.

⁴¹ Trahard, La Porte - Etroite d'André Gide, p. 57.

⁴² Gide, La Porte - Etroite, p.558.

chaque soir et je t'appelle comme j'ai fait ce soir..."⁴³, aussi "Mon Dieu, vous savez bien que j'ai besoin de lui pour vous aimer"⁴⁴, et

Mon Dieu, donnez-le-moi, afin que je vous donne mon coeur.

Mon Dieu, faites-le-moi, revoir seulement.

Mon Dieu, je m'engage à vous donner mon coeur, accordez-moi ce que mon amour vous demande. Je ne donnerai plus qu'à Vous ce qui me restera de vie...

Mon Dieu, pardonnez-moi cette méprisable prière, mais je ne puis écartier son nom de mes lèvres, ni oublier la peine de mon coeur.⁴⁵

Hélas, Alissa ne parvient pas à réaliser ses vrais désirs.

Il est trop tard, Jérôme resté au loin n'entend pas les appels de la jeune fille dont le Journal intime nous révèle ses vains appels :

Je l'appelle. Mes mains, mes lèvres le cherchent en vain dans la nuit...

Je ne puis ni prier, ni dormir. Je suis ressortie dans le jardin sombre. Dans ma chambre, dans toute la maison, j'avais peur ; ma détresse m'a ramenée jusqu'à la porte derrière laquelle je l'avais laissé ; j'ai rouvert cette porte avec une folle espérance ; s'il était revenu ! J'ai appelé. J'ai tâtonné dans les ténèbres.⁴⁶

Elle est finalement solitaire, et exprime ainsi sa solitude :

"A Fongueusemare, j'étais bien seule aussi, plus seule encore..."⁴⁷

La beauté du pays, qu'elle ressent, qu'elle constate du moins, ajoute encore à son inexplicable tristesse : "Les livres sont sans vertu, sans charme, les promenades sans attrait, la nature entière sans prestige, le jardin décoloré, sans parfums."⁴⁸

Alissa a fait le choix opposé à ses désirs réels. Mais quand elle revient sur sa décision, il est trop tard, Jérôme est parti.

⁴³ Ibid., p. 575.

⁴⁴ Ibid., p. 591.

⁴⁵ Ibid.

⁴⁶ Ibid., pp. 592-3.

⁴⁷ Ibid., p. 583.

⁴⁸ Ibid., p. 554.

A l'incertitude de la jeune fille, s'ajoute l'incapacité d'établir un dialogue entre elle et Jérôme lorsqu'ils se rencontrent. Malgré l'affection immense qui les attache l'un à l'autre, les deux jeunes gens "rivalisent dans l'art de se fuir..."⁴⁹ Ils se fuient parce qu'ils craignent de rester seuls ensemble et "de n'avoir plus rien à dire". En présence l'un de l'autre, ils éprouvent une gêne intolérable, et leur gêne empêche toute intimité. Ils ne se parlent guère. "L'anxiété de Jérôme devant Alissa est telle qu'il se sent soulagé, tranquille, presque heureux, capable de travailler à nouveau dès qu'il l'a quittée."⁵⁰ "Lorsqu'ils sont séparés, l'imagination l'emporte et leur amour se donne libre cours."⁵¹ Il leur est plus facile de s'écrire que de se parler. C'est à travers leurs lettres, et surtout celles d'Alissa, qu'a lieu "le dialogue" de ces deux jeunes gens. C'est pourquoi chacun d'eux craint la présence de l'autre, tout en la souhaitant.

Il convient d'ajouter que le manque de caractère de Jérôme contribue à l'échec de leur relation. Le jeune homme est trop timide et un peu lâche. Devant Alissa, il n'ose pas exprimer ce qu'il ressent au fond du cœur. C'est à travers Juliette qu'il révèle son amour pour Alissa et son projet de se marier avec elle. Il parle à Juliette de manière à faire comprendre à Alissa tout ce qu'il n'ose pas lui dire directement. Ses paroles-ci nous révèlent sa timidité :

⁴⁹ Pierre-Quint, André Gide, p. 156.

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ E.D. Cancalon, Techniques et personnages dans les récits d'André Gide, (Paris : Archives des lettres modernes, II, 1970), p. 41.

"(. . .) ; la possibilité de lui faire écouter ce que je n'osais lui dire directement me séduisit aussitôt ; (. . .)"⁵² , "Je lui disais ce que je n'osais dire à Alissa devant qui, par excès d'amour, je devenais craintif et contraint."⁵³ En plus, Jérôme est qualifié de "lent" et d' "imbécile".⁵⁴ Il est incapable de comprendre Alissa et d'agir. Il n'oppose aucune résistance lorsque sa cousine lui dit de ne pas chercher à la rencontrer, à la revoir. Il obéit à chaque fois que la jeune fille le supplie de ne pas venir à Fongueusemare. Ainsi "Sa réserve, sa spiritualité, sa conception de l'amour-vertu, son apathie le vouent à l'échec. Bref, il joue un rôle de <<repoussoir>>."⁵⁵

Chaque groupe représente l'amour tel que l'auteur l'a lui-même affronté. On remarque que Gide peint souvent ses personnages féminins de quelques années plus âgés que les héros masculins. Et ces derniers expriment toujours leur adoration pour les vertus des jeunes filles dont ils tombent amoureux. Ils s'aiment tendrement sans penser à la chair. Depuis l'âge de la puberté, représenté par le couple Boris-Bronja, Gide décrit l'affection, la tendresse, l'amitié intime pour sa cousine. Puis, ces sentiments évoluent en amour le plus pur-l'idylle. Plus tard, Gide exprime son amour plein de compassion, de sympathie pour la jeune fille. Il est prêt à se sacrifier pour elle, à la tirer

⁵² Gide, La Porte - Etroite, p. 518.

⁵³ Ibid., p. 516.

⁵⁴ Trahard, La Porte - Etroite d'André Gide, p. 55.

⁵⁵ Ibid.

de son embarras. Le couple Bernard - Laura est représentatif de cet amour - estime. Ensuite, dans l'intention de protéger son idole contre le mal, il en arrive à aspirer au mariage. Mais il y a un obstacle, impossible à surmonter, qui vient de lui et de la jeune fille à la fois. Cet amour est représenté par le couple Jérôme - Alissa. Nous constatons que tous ces jeunes gens amoureux ne peuvent parvenir au bonheur auquel ils aspirent. Il semble que, pour refléter l'échec de son amour pour sa cousine, Gide condamne tous les couples au désespoir et à la mort.

Homosexualité

La nature particulière de la sexualité d'André Gide l'a mis en opposition avec son éducation et son milieu, avec la religion et la société, dont les moeurs tendent à "faire du penchant homosexuel une école d'hypocrisie, de malice et de révolte contre les lois"⁵⁶ Gide "considérerait son penchant homosexuel comme un <<penchant naturel>>, tandis que le jeune homme de 1893 le tenait encore, selon toute vraisemblance, pour anormal."⁵⁷ Gide pense que la vertu capitale est la sincérité. Tout doit être manifesté sans réticences, même le pire qui prépare peut-être le meilleur. "L'homme, selon Gide, doit s'accepter tout entier, sans chercher à se modifier ou à se construire"⁵⁸, a dit G. Lanson. Gide, par la bouche de Ménalque dans "Les Nourritures Terrestres", s'adresse ainsi à son disciple : "(. . .) la sincérité

⁵⁶ André Gide, Corydon, (Paris : Gallimard, 1925), p. 132.

⁵⁷ Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 250.

⁵⁸ Paul Tuffrau, Histoire de la littérature française,

(Paris : Hachette, 1963), p. 1226.

de mon plaisir, Nathanaël, m'est le plus important des guides."⁵⁹
 Alors pour s'affranchir de toute hypocrisie, Gide veut à tout prix se délivrer de son secret : la pédérastie. "J'appelle <<pédéraste>> celui qui, (. . .), s'éprend des jeunes garçons...les pédérastes, dont je suis . . .",⁶⁰ écrit-il dans son Journal. Non seulement il l'avoue, mais il s'en glorifiera. Il acceptera même le martyre. En 1924, il publie "Corydon", justification théorique.

Dans l'enfance et l'adolescence de Gide, on ne trouve point de traces morales qu'on pourrait considérer comme le point de départ des habitudes homosexuelles. De plus, la constitution physique de Gide était normalement virile : apparemment, il n'y avait chez lui aucune anomalie des caractères sexuels qui permettent d'envisager un facteur hormonal. Quand Gide atteint l'âge de quinze ans, sa mère le mit en garde contre la fréquentation des filles des rues. Il est "complètement vierge et dépravé"⁶¹ à vingt-trois ans. Ses camarades se moquent de son puritanisme et de sa timidité. Un an plus tard, Gide, entend se "normaliser" et décide d'affectuer un grand voyage en Algérie avec Paul Laurens, un ami du même âge que lui et qui est aussi timide et inexpérimenté dans le domaine sexuel.

Au cours de sa normalisation, sa mère lui rend visite. Elle juge la conduite de Gide absolument scandaleuse et elle le supplie de ne plus avoir de telles fréquentations. Devant le désespoir, les

⁵⁹ Gide, Les Nourritures Terrestres, Bordas., p. 90.

⁶⁰ Gide, Journal (1889-1939), p. 671, cité dans Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 521.

⁶¹ Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 519.

larmes, la tristesse de Madame Gide, son fils, à peine émancipé, se sent coupable. Son sentiment de culpabilité est si angoissant que Gide cesse aussitôt de fréquenter Mériem, une prostituée de Biskra. Toutes ses tentatives ultérieures seront paralysées par son inhibition émotive. Bien des mois plus tard, pendant son second voyage en Algérie, Gide obtient cependant une réassurance sur sa virilité dans une maison close d'Alger mais le bénéfice psychologique de cette réalisation est aussitôt réduit à néant par les désastreux commentaires de Pierre Louys, son ami, sur l'hygiène des prostituées. Ainsi, les expériences hétérosexuelles de Gide sont contrariées par des sentiments angoissants de culpabilité, d'infériorité, d'insécurité etc... Pendant ces deux périodes en Afrique du Nord, Gide a découvert non seulement les relations sexuelles avec les filles publiques mais aussi des expériences pédophiles dans lesquelles aucune inhibition n'intervenait.

Le moment où Gide commença à penser que ce qu'il tenait jusqu'alors pour une infériorité pouvait représenter en fait une supériorité se situe très précisément, en Algérie, après la rencontre de Wilde et de Douglas-deux homosexuels prosélytes notoires. C'est avant tout une influence immoraliste qu'exerça Wilde sur Gide : "Wilde dénonçait dans le christianisme la volonté de mortification de la chair, la condamnation des instincts, (. . .)"⁶² Dès lors, Gide s'abandonne à "sa nature" ; il donne libre cours à ses instincts.

⁶² Ibid., p. 138.

Il lui arrive de pratiquer des relations pédophiles avec de jeunes Arabes ; tels que Athman, Ali et Mohammed.

Gide a pris Athman à son service dès son arrivée à Biskra. Celui-ci l'accompagne dans toutes ses promenades et lui devient vite si cher que Gide songe plus tard à le ramener avec lui à Paris, mais le projet, se heurtant à la vive opposition de Madame Gide et à celle de Madeleine Rondeaux, n'aboutit pas. En ce qui concerne Ali, un jeune porteur, Gide a décrit, dans "Si le grain ne meurt", une expérience pédophile avec lui. Il écrit :

Mais, saisissant la main qu'il me tendait, je le fis rouler à terre. Son rire aussitôt reparut.(. . .) Le vêtement tomba ; il rejeta au loin sa veste, et se dressa nu comme un dieu. Un instant il tendit vers le ciel ses bras grêles, puis, en riant, se laissa tomber contre moi. Son corps était peut-être brûlant, mais parut à mes mains aussi rafraichissant que l'ombre. Que le sable était beau ! Dans la splendeur adorable du soir, de quels rayons se vêtait ma joie!...⁶³

Quant au petit musicien Mohammed, Gide évoque ainsi la joie immense de leur relation à Alger : "Depuis, chaque fois que j'ai trouvé le plaisir, ce fut courir après le souvenir de cette nuit," il ajoute : "Bien qu'ayant déjà, près de lui, cinq fois atteint la volupté, je ravivai nombre de fois encore mon extase et, rentré dans ma chambre d'hôtel, en prolongeai jusqu'au matin les échos",⁶⁴ soulignant ainsi le caractère foncièrement auto-érotique de ses satisfactions

Il n'est pas douteux que les expériences pédophiles de Gide, lors de ses deux premiers voyages en Algérie, ont eu une influence

⁶³ Gide, Si le Grain ne meurt, p. 299.

⁶⁴ Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 536.

considérable sur l'orientation de ses moeurs. Nous constatons que Wilde force la confiance de Gide en lui proposant Mohammed. Après son expérience de janvier 1895, ce qui était indécis pour lui devient certain. Gide se découvre et il s'écrie : "A présent je trouvais enfin ma normale".⁶⁵ Comme aucune inhibition n'intervint dans ses expériences d'Afrique du Nord avec des partenaires enfantins, et que des différences de race et de milieu social contribuaient à neutraliser son sentiment d'infériorité, nous pouvons dire que les circonstances ont aidé André Gide à suivre sa pente. Gide va plus loin. Ce n'est pas seulement en Algérie où il s'adonne à ses plaisirs homosexuels mais il ne les cache plus même en France. Il s'intéresse à la formation de Marc Allégret, seize ans, troisième des six enfants du pasteur Elic Allégret-vieil ami de la famille. Cette fois-ci, il ne s'agit plus en effet d'une liaison passagère mais d'un véritable amour, sensuel certes, mais entraînant aussi une profonde communication des âmes. Le Journal des années 1917-1918 nous montre que Gide s'attache à l'adolescent d'une façon si passionnée que "pour la première fois de sa vie, il découvre le bonheur intégral",⁶⁶ qui est un mélange des liens du coeur et de la jouissance sensuelle.

Aux pratiques réelles, s'ajoutent celles des personnages de ses oeuvres. Nous trouverons les traits caractéristiques de la pédérastie chez les trois personnages suivants : Olivier, Passavant, Edouard, dans "Les Faux-Monnayeurs"

⁶⁵ Cahiers André Gide, I, (Paris : Gallimard, 1969), p. 173.

⁶⁶ Gide, Nourritures Terrestres, Bordas, p. 189.

2.1 Olivier - Robert de Passavant

Désespéré par la froide rencontre avec Edouard à la gare, et jaloux d'avoir appris le départ de celui-ci avec son ami Bernard, Olivier décide de partir en Corse avec le comte Robert de Passavant qui lui propose d'être le rédacteur en chef d'une revue "Avant-Garde". Constatons que ce n'est pas par amour pour Passavant qui pousse Olivier à prendre cette décision. Mais il nous semble qu'il l'a prise parce qu'il était en train de chercher un soutien. Il ne peut pas supporter seul sa détresse.

Olivier est d'une nature tendre et il est sensible à la flatterie. Passavant, lui, mène une vie "sans loi, sans maîtres, sans scrupules",⁶⁷ mais il est libre et spontané. Olivier est donc facilement entraîné par lui. Passavant lui donne de mauvais exemples, tels que la frivolité. Olivier raconte à Bernard que Passavant et lui sont partis avec l'intention de travailler beaucoup, mais il révèle plus tard que jusqu'au moment où il écrit à Bernard, "(. . .) nous n'avons guère fait que nous baigner, nous laisser sécher au soleil et bavarder."⁶⁸ Olivier subit alors une mauvaise influence. Ce passage le confirme : "Passavant va l'abîmer, c'est sûr. Rien n'est plus pernicieux pour lui que cet enveloppement sans scrupules."⁶⁹ Olivier devient amoureux du luxe et vaniteux comme le prouve sa lettre à Bernard : "(. . .) beaucoup de choses qui me paraissaient supportables me sont devenues odieuses aujourd'hui."⁷⁰

⁶⁷ Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 217.

⁶⁸ Ibid., p. 210.

⁶⁹ Ibid., p. 217.

⁷⁰ Ibid., p. 209.

"Sache que c'est le rédacteur en chef de la nouvelle revue <<Avant-Garde>>, qui t'écrit.(. . .), j'ai accepté d'assumer ces fonctions, dont le comte (. . .) m'a jugé digne."⁷¹ Il est très fier de sa position. De plus, Olivier exprime exagérément son admiration pour Passavant. Il écrit : "Passavant est un compagnon charmant ; il n'est pas du tout entiché de son titre ; il veut que je l'appelle Robert ; et il a inventé de m'appeler : Olive. Dis, si ce n'est pas charmant? (. . .) Passavant est si généreux (. . .). Il est tellement spirituel!"⁷², et encore "Tu vois que c'est quelqu'un de très propre,(. . .). Il a surtout des opinions et des idées extrêmement originales."⁷³

C'est une bonne chose que l'amitié entre Olivier et Passavant ne dure qu'une courte période parce que le caractère de Passavant ne s'accorde pas avec celui d'Olivier et ce dernier a raison de penser qu'il vaut mieux pour lui de retourner vers Edouard.

2.2 Olivier - Edouard

Olivier avoue qu' "Après d'Edouard, ce qu'il avait de meilleur en lui s'exaltait. Après de Passavant, c'était le pire."⁷⁴ Et le plus important c'est qu'Olivier aime Edouard, non pas Passavant.

Plusieurs passages nous indiquent qu'Olivier et Edouard se plaisent. Edouard nous raconte qu'Olivier lui a témoigné ouvertement son affection à la cérémonie du mariage de Laura avec Félix Douviers.

⁷¹ Ibid., pp. 207-8.

⁷² Ibid., pp. 208-9.

⁷³ Ibid., p. 210.

⁷⁴ Ibid., p. 289.

Ainsi dit-il : "(. . .) une place auprès de Pauline s'est trouvée libre. Olivier m'a tout aussitôt fait signe, a poussé sa mère pour que je puisse m'asseoir à côté de lui ; puis m'a pris la main et l'a longuement retenue dans la sienne."⁷⁵ Quant à Edouard, il serre passionnément cette main toujours abandonnée dans la sienne. Il aime contempler longuement Olivier quand celui-ci ne le regarde pas ou qu'il garde les yeux fermés pendant l'allocution du pasteur. De plus, Edouard est heureux de suivre son neveu parfois dans la rue sans qu'il le sache. Olivier lui-même déclare à son ami Bernard qu'il aime beaucoup son oncle Edouard, qu'il a beaucoup d'admiration pour lui et que c'est quelqu'un de très bien. Edouard pense d'abord l'employer comme secrétaire mais il se ravise ensuite : "(. . .) il ne se soucie pas de moi, ne s'aperçoit même pas de l'intérêt que je lui porte ; et je le gênerais en le lui faisant remarquer."⁷⁶ Il décide enfin de feindre devant lui "une sorte d'indifférence, d'ironique détachement."⁷⁷

Olivier est très heureux à l'annonce du retour d'Angleterre de son oncle. Il attend cette rencontre avec impatience. Il veut "se jeter dans les bras d'Edouard et pleurer."⁷⁸ Quant à Edouard, il veut, de son côté, le "serrer dans ses bras" et le "dorloter comme un enfant."⁷⁹ Mais malgré la passion qui les attache l'un à l'autre,

⁷⁵ Ibid., p. 98.

⁷⁶ Ibid., p. 124.

⁷⁷ Ibid.

⁷⁸ Ibid., p. 81.

⁷⁹ Ibid.

ni Olivier, ni Edouard ne peuvent exprimer leur sentiment réel. Une gêne intolérable les paralyse. Chacun craint de faire apparaître seul son bonheur, et leur joie est incommunicable. Tous les deux n'ont presque plus rien à dire, comme en témoigne ce passage :

(. . .)une singulière incapacité de jauger son crédit dans le cœur et l'esprit d'autrui leur était commune et les paralysait, tous deux ; de sorte que chacun se croyant seul ému, tout occupé par sa joie propre et comme confus de la sentir si vive, n'avait souci que de ne point trop en laisser paraître l'excès.⁸⁰

Le moindre sourire d'Edouard blesse Olivier. Il se persuade alors que peut-être Edouard trouve sa présence importune. Edouard, rencontrant le regard morne d'Olivier, pense également qu'il l'ennuie, qu'il le fatigue et l'excède. "Chacun d'eux se dépitait à ne sortir de soi rien que de sec, de contraint ; et chacun d'eux, sentant la gêne et l'agacement de l'autre, s'en croyait l'objet et la cause."⁸¹

La lettre de Bernard où il raconte son voyage en Suisse avec Edouard blesse le cœur d'Olivier. Une phrase surtout le torture : "Dans la même chambre." Le narrateur-auteur des "Faux-Monnayeurs" nous décrit que

(. . .) l'abominable serpent de la jalousie se déroulait et se tordait en son cœur. <<Ils couchent dans la même chambre !...>>
(. . .) Il n'était jaloux particulièrement ni d'Edouard, ni de Bernard ; mais des deux. Il les imaginait tour à tour l'un et l'autre ou simultanément, et les enviait à la fois.⁸² Olivier exprime son dépit contre Edouard dans la lettre qu'il écrit à Bernard :

⁸⁰ Ibid., p. 78.

⁸¹ Ibid., p. 80.

⁸² Ibid., p. 171.

Dis à l'oncle É...que je pense à lui constamment ; que je ne puis pas lui pardonner de m'avoir plaqué et que j'en garde au coeur une blessure mortelle."⁸³ Plus on s'aime, plus on souffre.

Nous apprenons par la suite que l'amour passionné entre Olivier et Edouard triomphe enfin de leur gêne et du malentendu qui existe entre eux. Après être resté quelques instants loin l'un de l'autre, ils se rencontrent encore une fois au banquet. Comme Edouard aime beaucoup son neveu, il souffre de le voir ivre. Sans aucune résistance de la part d'Olivier, Edouard l'emmène donc vers un lavabo et applique une serviette mouillée sur le front du jeune homme. Cette ivresse aide Olivier à dominer sa gêne, "Alors, tout frémissant de détresse et de tendresse, il se jeta vers Edouard et, presse contre lui, sanglota : <<Emmène-moi>>"⁸⁴ Edouard, lui-même, est "extrêmement ému."⁸⁵ Le lendemain du banquet Edouard trouve Olivier à moitié évanoui dans la salle de bains, où le robinet à gaz est ouvert. Olivier essaie de se suicider après avoir atteint le sommet du bonheur. Il a déjà déclaré devant Bernard qu'on se tue "(. . .) après avoir goûté une joie si forte que toute la vie qui la suive en palisse ; une joie telle qu'on puisse penser ; Cela suffit, (. . .)"⁸⁶ Le suicide échoue grâce à l'intervention d'Edouard. Dès lors, Edouard se montre d'un soin et d'une sollicitude extrêmes envers Oliver. Il le regarde dormir.

⁸³ Ibid., p. 211.

⁸⁴ Ibid., p. 292.

⁸⁵ Ibid., p. 293.

⁸⁶ Ibid., p. 266.

"Il veille, il préserve, il attend son éveil pour l'ouvrir à la vie."⁸⁷

Olivier et Edouard finalement connaissent un amour fécond. Ils s'aiment et sont heureux d'être l'un près de l'autre. Olivier déclare ainsi son bonheur à Edouard : "Près de toi, je suis trop heureux pour dormir."⁸⁸ Edouard aussi trouve le bonheur. Il écrit dans son Journal : "Rapporté à Olivier ses affaires. Sitôt de retour de chez Passavant, travail. Exaltation calme et lucide. Joie inconnue jusqu'à ce jour. Ecrit trente pages des Faux-Monnayeurs, sans hésitation, sans ratures."⁸⁹

En ce qui concerne les protagonistes, seul le couple Olivier-Edouard trouve, à la fin, le bonheur. Ce couple représente l'amour tel que Gide l'a aussi choisi. Pourquoi Gide donne-t-il tant d'importance à l'homosexualité ? Peut-être pour insister sur son idée qu'on doit trouver le bonheur en suivant son instinct. Gide ne cache pas qu'il est pédéraste, même à ceux qui ne le sont pas et il veut prouver que chacun doit être libre de trouver son bonheur à sa façon.

Pour mieux comprendre l'évolution des sentiments amoureux de Gide, il nous convient d'étudier plus profondément dans la genèse, son goût homosexuel. "Pour Gide, la véritable beauté et le vrai désir sont réservés aux hommes."⁹⁰ Il est possible que toute perversion

⁸⁷ Pierre-Quint, André Gide, p. 244.

⁸⁸ Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 310.

⁸⁹ Ibid., p. 322.

⁹⁰ Jean-Jacques Thierry, André Gide, (Paris : Gallimard, 1962),

profonde et durable de l'instinct sexuel implique une prédisposition constitutionnelle. "Freud lui-même, qui a soutenu la psychogénèse de la névrose homosexuelle, admettait que <<sans une prédisposition constitutionnelle, aucune névrose ne pourrait exister>>.⁹¹ La seule anomalie notable dans la constitution de Gide était "d'ordre nerveux."⁹²

Dans la perspective adlérienne, la personnalité du nerveux faible, qui doute de soi et de sa virilité, s'est formée par protestation contre un sentiment d'infériorité, (. . .). <<La crainte que lui inspire la femme lui interdit à tel point la possibilité de rapports sexuels normaux que, pour se soustraire à la défaite qu'il redoute, il s'engage dans des chemins détournés... Il oriente son impulsion sexuelle vers des enfants, ou des personnes d'un niveau social très bas, vers des domestiques, espérant ainsi pouvoir maîtriser plus facilement la situation.>>⁹³

De plus, l'effacement de l'image du père est un des traits souvent relevés par la psychanalyse chez les homosexuels. Son père est mort quand il avait onze ans. En outre, Gide est le fils unique d'un ménage mal assorti, où le père ne joue qu'un rôle effacé tandis que l'autorité familiale est assumée par une mère autoritaire. Il est rare qu'un homosexuel soit le fils d'un couple heureux. Gide "a eu précocement l'intuition que sous les apparences du <<ménage le plus uni>>, ses parents cachaient une secrète mésentente, (. . .)"⁹⁴ André Gide a dit à Jean Delay, dans ses vieux jours, que la présence paternelle lui avait manqué, et il semble, en effet, que dans sa formation l'influence

⁹¹ Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 526.

⁹² Ibid.

⁹³ Adler, Le Tempérament nerveux et complexe d'infériorité et Homosexualité, cité par Jean Delay dans "La Jeunesse d'André Gide", p. 540.

⁹⁴ Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 534.

masculine ait été insuffisante en regard de l'influence féminine prépondérante. Il dit : "Si mon père s'était lui-même occupé de mon éducation, ma vie aurait été bien différente."⁹⁵

La présence d'Oscar Wilde a été très importante. On ne prétend pas que s'il n'eût point rencontré Wilde, Gide ne fût pas devenu homosexuel. Ses lettres de janvier et février 1895, écrites à sa mère, sont significatives de la fascination qu'exerça sur lui Wilde : "Wilde est un <<grand génie>>, et cet immoraliste est <<sûr de l'impunité>> (. . .)"⁹⁶ Gide fut séduit par le "courage", ou du moins par l'audace avec laquelle Wilde avait osé "être soi" et braver l'opinion, il reconnut en lui un être de défi. Wilde avait joué un rôle de personnage représentatif des moeurs homosexuelles. Ce rôle est apparu aux yeux de Gide comme une sorte d'autorisation à imiter.

Nous constatons que l'influence d'un homosexuel ne s'exerce que sur ceux chez qui des tendances analogues sont latentes, mais si l'on admet que ces tendances sont plus ou moins latentes chez beaucoup d'adolescents dont les goûts ne sont pas encore définitivement fixés, on conviendra qu'un exemple illustre peut être en partie responsable de nombreuses déviations.

Il convient d'ajouter que l'homosexualité-névrose n'est pas inaccessible aux ressources de la médecine, au moins de nos jours.

⁹⁵ Ibid.

⁹⁶ Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 547.

Mais en 1895, à l'époque de Gide, les méthodes psychanalytiques en étaient à leurs débuts. Il faut aussi insister sur le fait que

la cure ne saurait être entreprise qu'après s'être assuré de la bonne volonté de celui qui l'entreprend ; sa propre attitude envers son problème sexuel est un élément capital. S'il considère sa pédérastie comme une tare dont il est honteux, une infériorité virile dont il souffre, ou une tendance morbide dont il veut guérir, la tentative peut être faite (. . .)"⁹⁷

Mais, même de nos jours, la psychanalyse n'aurait pu apporter un remède au problème de Gide, car celui-ci n'avait aucune intention de guérir. Par la bouche de Corydan, Gide dit qu'il se heurta, au cours de ses lectures, à une phrase de l'abbé Galiani et que cette phrase lui fut un avertissement salutaire : "L'important, (. . .) n'est pas de guérir, mais bien de vivre avec ses maux."⁹⁸ Longtemps, Gide a nourri l'idée qu'un jour, il pourrait être emmené à attaquer publiquement les préjugés - la condamnation aveugle - qui faisaient apparaître l'homosexualité comme une monstrueuse anomalie.

Dès le lendemain de son aventure en compagnie de Wilde, on remarque un brusque changement dans son attitude psychologique et morale. Il décide de vivre tel qu'il est et tel qu'il le veut. Il entend ne suivre d'autre morale que la sienne-la sincérité lui apparaît comme le point de départ de toute vraie morale. Il dit, dans "Corydon", que "rien n'est plus malsain (. . .), pour l'individu et pour la société, que le mensonge accrédité."⁹⁹ Il cesse donc d'avoir honte

⁹⁷ Ibid., p. 555.

⁹⁸ Gide, Corydon, p. 25.

⁹⁹ Ibid., p. 12.

de son "péché" et tente de revendiquer son anomalie comme norme personnelle. La publication de "Corydon" en 1924 marqua de la part de Gide non seulement un défi jeté à l'opinion publique mais aussi la volonté de s'affirmer tel qu'il était, tel qu'il ne rougissait plus d'être. Corydon, en tant que porte-parole de Gide, invoque, contre toutes interdictions morales et sociales, une phrase de Goethe: "La pédérastie est vieille comme l'humanité même, (. . .) et l'on peut donc dire qu'elle est naturelle, qu'elle repose sur la nature (. . .)." ¹⁰⁰ Il ajoute aussi que l'instinct homosexuel "a toujours existé, à peu près aussi fort, dans tous les temps et toujours et partout-comme tous les appétits naturels." ¹⁰¹

Gide entend démontrer, non seulement, que l'homosexualité n'est nullement contre nature, mais aussi, que les effets de la pédérastie ne sont pas nuisibles au progrès moral ni à la vie sociale, et enfin qu'en particulier avec l'amour grec, l'amoureuse prise en charge par un homme mûr d'un adolescent est pour celui-ci le plus profitable des systèmes d'éducation. Gide cherche des arguments pour que la pédérastie soit admise et même approuvée.

"L'amour devient finalement pour Gide un besoin d'éduquer." ¹⁰² L'éducation d'un jeune garçon par un aîné lui apparaît positive. L'attitude de Corydon le justifie. Il dit :

¹⁰⁰ Ibid., p. 104.

¹⁰¹ Ibid., p. 42.

¹⁰² Pierre - Quint, André Gide, p. 244.

(. . .) l'attachement passionné d'un aîné, (. . .), est aussi souvent capable d'abnégation que n'importe quel attachement féminin. (. . .) il peut être pour l'enfant l'invitation la meilleure au courage, au travail, à la vertu. (. . .) un aîné se rend mieux compte des troubles d'un adolescent, que ne saurait faire une femme, (. . .)¹⁰³

Il ajoute encore :

(. . .) si quelque aîné s'éprend de lui, (. . .) rien ne peut se présenter pour lui de meilleur, de préférable qu'un amant. Que cet amant, jalousement, l'entoure, le surveille, et lui-même exalté, purifié par cet amour, le guide vers ces radieux sommets que l'on n'atteint point sans l'amour. Que si tout au contraire cet adolescent tombe entre les mains d'une femme, cela peut lui être funeste ; hélas!¹⁰⁴

Pourquoi le désir du pédéraste s'adresse-t-il exclusivement à des garçons beaucoup plus jeunes que lui et, précisément, à des enfants? Jean Delay nous explique que

Dans la perspective psychanalytique du narcissisme considéré comme une régression, c'est-à-dire un retour en arrière, le choix d'un double enfantin correspondrait à l'immaturité d'un instinct qui demeure fixé, électivement, à des stades juvéniles ou infantiles¹⁰⁵

Il nous semble aussi que "(. . .) ; la virilité venue à maturité lui faisait horreur non moins que l'efféminement."¹⁰⁶ Gide n'était libéré de ses inhibitions que devant un garçon et vis-à-vis duquel il avait la supériorité d'un aîné. Il goûtait dans la société des petits Arabes l'insouciance, la spontanéité, l'absence de contrainte, le tutoiement familial. De toute évidence, il a cherché à s'identifier à ces petits étrangers, recherchant une aliénation de lui-même qui était aussi un retour à soi-même tel qu'il aurait pu être à l'état

¹⁰³ Gide, Corydon, p. 136.

¹⁰⁴ Ibid., p. 137.

¹⁰⁵ Delay, La Jeunesse d'André Gide, pp. 539-40.

¹⁰⁶ Ibid., p. 521.

de nature. "Gide a cherché le plaisir dans la docilité de l'enfant, mais plus encore dans la croyance d' être aimé par lui."¹⁰⁷ Gide nous révèle sa peine causée par la jalousie quand il doute de l'amour de Marc Allégret pour lui, à l' époque où la dissociation de ses sentiments et de ses sens lui échappe - la forme particulière que prend chez lui le désir amoureux s'adresse pour la première fois au même objet que la passion de son âme. Il écrit :

...avant-hier, et pour la première fois de ma vie, j'ai connu le tourment de la jalousie. En vain cherchais-je à m'en défendre. M(arc) n'est rentré qu'à 10 heures du soir. Je le savais chez C(octeau). Je ne vivais plus. Je me sentais capable des pires folies, et mesurais à mon angoisse la profondeur de mon amour.¹⁰⁸

Nous constatons que l'homosexualité, aux yeux de Gide, est une chose normale, naturelle, qui peut faire naître entre deux personnes les mêmes sentiments que l'hétérosexualité mais le premier nous donne plus de satisfactions que le dernier. Il insiste aussi sur le point suivant : "(. . .) si l'on abandonnait chaque adolescent à soi-même et (. . .) si la civilisation se relâchait, les homosexuels seraient encore plus nombreux qu'ils ne sont."¹⁰⁹

¹⁰⁷ Pierre-Quint, André Gide, p. 234.

¹⁰⁸ Martin, André Gide par lui-même, p. 132.

¹⁰⁹ Gide, Corydon, p. 112.

CHAPITRE III

LA FAMILLE

"Familles, je vous haïs", déclare Gide dans son Journal du 14 avril, 1933.¹ Gide souffre de l'atmosphère étouffante de son milieu social et de la forte éducation puritaine dont ses parents ont baigné son enfance. Il traduit l'institution sociale de la famille par le symbole de la contrainte, par l'image de l'hypocrisie et par la représentation d'un milieu clos. C'est pour lui un obstacle au libre épanouissement de l'individu et la condamnation des enthousiasmes et des désirs. Gide se dresse contre les lois de la société ; non par immoralisme, mais par refus de la soumission. Il dénonce "le conformisme étriqué, l'étroitesse des préjugés, la crainte du scandale, l'abondance des interdictions, l'autorité tyrannique, le respect exagéré des traditions, le formalisme austère"² de son milieu social. Léon Pierre-Quint ajoute que ce milieu est dominé par "(. . .) le sentiment d'honneur conjugal, de respect filial, d'obéissance : la gêne et la tricherie..."³ Les membres de la famille restent étrangers les uns aux autres. Toute spontanéité est faussée par la cohabitation forcée et la contrainte des devoirs familiaux ; l'amour que pourrait créer

¹ Gide, Journal (1889-1939), p. 1168.

² André Gide, Journal : extraits choisis et présentés par Lucien Adjadji, (Paris : Didier), p. 60.

³ Pierre-Quint, André Gide, p. 175.

la parenté se déforme parce que "L' aîné des enfants, <<sentencieux>>, veille au maintien de l'esprit traditionnel de la maison. L'adolescent écoute, plein d'inquiétude, les appels du lointain. Le cadet, <<précoce et dégourdi>>, cultive en secret des pensées hostiles aux siens."⁴ Claude Martin insiste sur le fait que "Le climat protestant de ses enfances⁵ est à l'origine de conflits, ouverts ou latents, (. . .), qui décidèrent de sa psychologie."⁶

Bien entendu Gide a reçu un enseignement qui vise à la perfection de la vie morale dans la plus contraignante discipline du protestantisme. Il connaît surtout le principe de soumission à l'autorité. Ainsi Gide écrit dans "Si le Grain ne meurt" : "Je me souviens fort bien qu'alors ma mère comparait l'enfant que j'étais au peuple hébreu et protestait qu'avant de vivre dans la grâce il était bon d'avoir vécu sous la loi."⁷ Gide raconte avec amertume, dans ses "Feuillets", que "mes parents m'avaient habitué à agir non d' après la dictée de mon être mais d'après une règle morale extérieure à moi et qu'ils estimaient applicable à tous les hommes."⁸ De plus, sa tante Claire est imprégnée de préjugés et Miss Anna Shackleton, sa gouvernante, est exagérément préoccupée des traditions. Et sa mère est dominée par la peur des faux pas. Elle est toujours soucieuse des convenances, pleine de préjugés,

⁴ Ibid., p. 175.

⁵ Il s'agit de l'enfance de Gide

⁶ Gide, Journal (extraits), p. 18.

⁷ Gide, Si le Grain ne meurt, p. 16.

⁸ Gide, Journal (1889-1939), p. 775.

sensible à l'autorité des règles reçues, fidèle à la lettre de la loi, et plutôt en ce qu'elle comporte de devoirs et d'interdits, très craintive dans l'exercice de libre examen et elle ne se repose jamais dans la satisfaction de soi-même.

Au sujet de l'obéissance, l'opinion de sa mère est opposée à celle de son père. Gide le révèle dans son autobiographie. Il dit que sa mère reste d'avis que "(. . .) l'enfant doit se soumettre sans chercher à comprendre", tandis que son père garde toujours "une tendance à tout expliquer."⁹ Madame Gide intervient dans toutes les idées et tous les actes de son fils. Ses lectures mêmes sont surveillées. C'est avec sa mère que Gide entre dans la bibliothèque paternelle, il choisit tel ou tel livre qui lui plaît et elle l'autorise à le lire mais avec elle ou devant elle à haute voix. Une fois au Nouvel An, Madame Gide veut contraindre son fils à écrire une lettre à sa grand-mère. Gide essaie de s'esquiver en donnant pour raisons qu'il ne sait pas quoi écrire et que ce qu'il pourrait écrire n'intéressera pas sa grand-mère. La réaction de sa mère est la suivante : "Enfin, mon petit, c'est bien simple : tu ne sortiras pas d'ici (c'était la salle d'étude de la rue de Crosne) avant d'avoir écrit cette lettre."¹⁰

Dans ce contexte familial, André Gide devient "un enfant divisé."¹¹ Il a un tempérament nerveux et anxieux. Gide remarque que

⁹ Gide, Si le Grain ne meurt, p. 16.

¹⁰ Ibid., p. 47.

¹¹ Delay, La Jeunesse d'André Gide, p.535.

"c'est mon enfance solitaire et rechargée qui m'a fait ce que je suis."¹²
 Il ajoute dans "Si le Grain ne meurt" qu'il ne recherche pas la complication mais elle est déjà en lui. Gide nous explique que sa mère est d'une sollicitude minutieuse et infinie sur tout ce qui le concerne et qu'elle lui est pénible. Ses paroles en témoignent :

Elle avait une façon de m'aimer qui parfois m'eût fait la haïr et me mettait les nerfs à vif. Imaginez, (. . .), imaginez ce que peut devenir une sollicitude sans cesse aux aguets, un conseil ininterrompu, harcelant, portant sur vos actes, sur vos pensées, sur vos dépenses, sur le choix d'une étoffe, d'une lecture, sur le titre d'un livre...¹³

Il s'en suit une crise qui éclate avec une violence extrême et la révolte morale prend la forme d'une révolte contre la mère. Gide se dresse devant elle en "accusateur", la désigne comme son "adversaire" et lui parle comme à son "ennemi".¹⁴ Il lui annonce qu'il ne suivra plus ses conseils qui lui sont devenus insupportables et qu'il est décidé à ne plus tenir compte de ses recommandations. Sa lettre, écrite sous le coup de la colère, exprime un ressentiment qui va jusqu'à la haine. Ainsi écrit-il à sa mère le 15 mars 1895 :

"Tes conseils me sont insupportables, en ceci qu'ils ne cherchent pas tant à éclairer les sentiers qu'à modifier la conduite, et cela me fait penser parfois que tu comprends la Vie d'une façon si différente de la mienne qu'il est presque inutile que j'écoute ces conseils, autrement que par déférence, (. . .)."¹⁵

Gide ne se soucie plus de ce qu'elle pense et il défend

¹² Gide, Journal (1889-1939), p. 21.

¹³ Gide, Si le Grain ne meurt, p. 362.

¹⁴ Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 486.

¹⁵ Martin, André Gide par lui-même, p. 14.

contre elle son bonheur. Il écrit dans "Si le Grain ne meurt" que

(. . .), je ne puis consentir à suivre une route toute tracée. J'aime le jeu, l'inconnu, l'aventure : j'aime à n'être pas où l'on me croit ; c'est aussi pour être où il me plaît, et que l'on m'y laisse tranquille. Il m'importe avant tout de pouvoir penser librement.¹⁶ Une vie n'est pas nécessairement plus ou moins belle suivant qu'elle est plus ou moins raisonnable. Si je m'occupais de mener une vie telle que tu me le <<conseilles>>, elle serait en mensonge constant avec mes pensées. Rien ne m'irrite plus que ton besoin d'intervenir dans les actes d'autrui, (. . .) ¹⁷

Ces paroles cruelles ont atteint Madame Gide en plein coeur.

Gide échappe enfin à une loi qui ne tendait rien moins qu'à effacer sa propre personnalité. Il refuse les morales établies, les préjugés et les contraintes. Il rejette les traditions, les règles admises et le conformisme et en même temps il a besoin d'évasion et de délivrance. Gide pense que "un esprit incapable de révolte et d'indignation est un esprit sans valeur."¹⁸ Il décide donc de "vivre un destin original, en marge des normes et des conventions, des devoirs et des lois"¹⁹ et recherche le contact direct avec la vie, avec tout ce qui lui demeurait interdit, c'est-à-dire des extrêmes de la vie. D'après Jean Delay, Gide est "un être de défi qui se dresse en face de la normale et de la morale pour affirmer sa protestation individuelle."²⁰

Nous trouvons généralement deux attitudes des adolescents envers la contrainte familiale. Dans cette partie concernant la famille, nous parlerons successivement de ces deux manières d'être : la soumission

¹⁶ Gide, Si le Grain ne meurt, p. 251.

¹⁷ Martin, André Gide par lui-même, p. 14.

¹⁸ Gide, Journal (1889-1939), p. 918.

¹⁹ Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 625.

²⁰ Ibid., p. 624.

et la révolte.

Personnages Soumis

Apparemment Gide est un enfant docile qui est prêt à suivre la direction que ses parents lui montrent. Mais au fond du coeur il n'accepte pas la soumission. La rigidité extrême entraîne souvent la recherche de la libération totale. Nous ne pouvons pas nier que plus on est sévère envers lui, plus Gide affirme sa liberté absolue en manifestant le plus possible sa révolte.

Il nous semble que Gide peint beaucoup de personnages qui se révoltent contre les aînés pour satiriser les contraintes sociales de son milieu. Il nous fait voir aussi leurs diverses réactions. Pourtant nous pouvons trouver quelques exemples d'obéissance à l'autorité familiale :

1.1 Jérôme

Jérôme nous a déjà affirmé qu'il possédait une âme indulgente, prête à se plier aux règles de son milieu, et "disposée au devoir."²¹ Mais tout au long du livre, nous ne trouvons aucun trait de caractère du jeune homme qui le prouve.

1.2 Juliette

Juliette a l'air soumise à sa famille. Elle consent à se marier avec Edouard Teissières, un homme qu'elle n'aime pas et qu'elle ne voudrait pas épouser. Mais sa tante Félicie approuve ce

²¹ Gide, La Porte-Etroite, p. 506.

mariage de convenances. Grâce à son intelligence, Juliette réussit à s'adapter aux goûts de son mari. Elle agit sagement sans satisfaire ses envies où Edouard Teissières ne pourrait pas la suivre. Elle renonce au piano et à la lecture parce que son mari n'aime ni la musique, ni les livres. Nous apprenons, par la lettre d'Alissa à Jérôme, que Juliette a une vie conjugale heureuse. "Juliette paraît très heureuse."²²

Gide ne donne pas beaucoup d'importance aux personnages obéissants car il désapprouve la soumission. Le trait plus saillant qu'il veut nous montrer c'est la révolte.

Personnages Révoltés

Gide a souffert des contraintes. Il crée plusieurs personnages qui souffrent comme lui et qui expriment leurs révoltes contre la famille. Chaque personnage appartient à une famille de la bourgeoisie où règne un trait commun : la sévérité excessive des contraintes. Gide nous donne des images diverses de la révolte en peignant Boris, Georges, Armand, Bernard dans "Les Faux-Monnayeurs" et Geneviève, qui est à la fois le nom de l'héroïne et celui du livre. Nous pouvons classer ces protagonistes en trois groupes. Boris, Georges et Armand sont dans le même groupe qui représente la révolte contre le manque d'affection. Geneviève se trouve dans un autre groupe représentatif de la révolte contre l'austérité des aînés tandis que Bernard se révolte

²² Ibid., p. 553.



contre l'éducation parentale.

2.1 La révolte contre le manque d'affection

2.1.1 Boris

Nous constatons beaucoup de ressemblances entre Gide et Boris. Comme Gide, Boris est fragile, nerveux et divisé. "Il souffre d'une quantité de petits troubles, de tics, de manies, (. . .)"²³ Il a un caractère contradictoire. Parfois il affirme et refuse quelque chose en même temps ou dit à la fois deux phrases contraires. Son dialogue avec Bronja le prouve :

- Tu ne veux pas venir te promener ?
- Oui, je veux bien. Non, je ne veux pas.
- Pourquoi ?
- Il fait trop chaud, il fait trop froid.²⁴

Il a quelquefois des idées étranges. Bronja dit à sa mère que Boris "voulait se coucher tout nu dans la neige."²⁵ L'adolescent lui-même est très pur. Mais il paraît ainsi à cause des circonstances et de son environnement.

Boris manque d'affection et de bons soins. Sa mère est trop loin de lui et toujours absente. Son père meurt très tôt et Boris s'en tient pour responsable. Il pense que peut-être son caractère nerveux, sa timidité extraordinaire, sa fragilité et son inadaptation à la vie réelle, causent la mort de son père. Sa mère le gronde, supplie et sermonne. Son sentiment de culpabilité est attisé par les remontrances de sa mère. Il invente alors une quantité de petits

²³ Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 175.

²⁴ Ibid., pp. 172-3.

²⁵ Ibid., p. 190.

subterfuges pour attirer l'attention de cette dernière.

Mais, celle-ci doit, après la mort du père, gagner sa vie et n'a pas assez de temps à consacrer à son fils. Pendant certaines périodes "(. . .) elle entretient Boris dans un état d'exaltation continuelle, qui favorise chez lui l'éclosion des pires troubles nerveux"²⁶, raconte Madame Sophroniska à Edouard. La société de sa mère ne correspond en rien à cet adolescent délicat. La doctoresse ajoute :

Elle n'était que pianiste (. . .) : une exécutante incomparable ; mais son jeu trop subtil ne pouvait plaire au gros public. Elle s'est décidée à chanter dans les concerts, dans les casinos, (. . .). Elle emmenait Boris dans sa loge ;(. . .) ²⁷

Madame Sophroniska considère que "l'atmosphère factice du théâtre a beaucoup contribué à déséquilibrer"²⁸ Boris.

Le monde entier paraît désert au jeune homme. Son grand-père, trop vieux, ne s'entend pas bien avec lui. Bronja, son amie bien aimée, qui le comprend le mieux, le quitte. Même Bernard qui peut le protéger ne reste pas auprès de lui. De plus, Boris souffre d'être exclu. Une âme tendre comme la sienne, en proie à des crises d'angoisse et au rejet de ses camarades, ne peut pas supporter une telle détresse. Il a besoin d'un refuge. Nous apprenons par la suite que Boris, motivé par le désir d'obtenir la considération de la confrérie des "Hommes forts" se risque à un acte dangereux, absurde et fatal.

²⁶ Ibid., p. 175.

²⁷ Ibid.

²⁸ Ibid.

Boris s'avança donc jusqu' à la place marquée. Il marchait à pas lents, (. . .), le regard fixe ; (. . .). Sa main droite avait saisi le pistolet, mais le maintenait caché dans la poche de sa vareuse ; il ne le sortit qu'au dernier moment. (. . .) Le coup partit. (. . .) Un instant le corps se maintint, comme accroché dans l'encoignure ; puis la tête, retombée sur l'épaule, l'emporta ; tout s'effondra.²⁹

Boris, victime de sa pureté et de l'hypocrisie de la société, s'est tué.

2.1.2 Georges

Georges, un autre adolescent qui veut échapper à son milieu, est conduit à la révolte. Il se raidit face à la contrainte familiale. Pauline Molinier, sa mère, révèle à Edouard que Georges, son fils cadet lui donne le plus de soucis : "Il me donne plus de soucis que ne m'en ont donné les deux autres", et qu'il "n'a jamais été confiant ni soumis."³⁰ Georges manifeste sa révolte par la cleptomanie.

Il essaie de voler un livre : un guide d'Algérie, à l'étalage d'une boutique. Mais il ne réussit pas à le faire parce qu'il voit Edouard le surveiller. Edouard nous raconte, dans son Journal, le moment où son neveu essaie d'accomplir cet acte. :

A un certain moment, le surveillant fut appelé à l'intérieur de la boutique ; il n'y resta qu'un instant, puis revint s'asseoir sur sa chaise ; mais cet instant avait suffi pour permettre à l'enfant de glisser dans la poche de son manteau le livre qu'il tenait en main ; puis, tout aussitôt, il se remit à fouiller les rayons, comme si de rien n'était. Pourtant il était inquiet ; il releva la tête, remarqua mon regard et comprit que je l'avais vu. (. . .) : sous la pression de mon regard, il se rapprocha de nouveau de l'étalage, sortit enfin le livre de sa poche et brusquement le remit à la place que d'abord il occupait."³¹

²⁹ Ibid., p. 374.

³⁰ Ibid., p. 271.

³¹ Ibid., pp. 87-88.

Cette tentative ratée ne décourage pas Georges qui recommence par la suite. Ce sont les choses dans la maison qui l'attirent. Un été Pauline soupçonne Georges d'avoir volé son argent. Pourtant elle ne lui demande rien par crainte de le soupçonner à tort. Et quand elle lui dit qu'elle a perdu cette somme, il a l'air indifférent. Alors, il n'est pas puni pour cet acte honteux. Pauline raconte ainsi à Edouard :

Il s'est passé cet été un fait grave, (. . .) Un billet de cent francs a disparu de l'armoire où j'avais l'habitude de serrer mon argent. La crainte de soupçonner a tort m'a retenue d'accuser personne ; (. . .) J'ai dit devant Georges que j'avais perdu cet argent ; autant vous avouer que mes soupçons se portaient sur lui. Il ne s'est pas troublé, n'a pas rougi... J'ai pris honte de mes soupçons ; (. . .) J'ai hésité à l'interroger (. . .). La crainte de le voir ajouter à un vol un mensonge m'a retenue. (. . .) J'avais laissé le temps passer et me disais qu'il serait déjà trop tard et que la punition suivrait de trop loin la faute. (. . .) Je n'ai rien fait ; (. . .)³²

Pauline ne le dit même pas à son mari. "Je préfère qu'il n'en sache rien."³³ En laissant l'armoire ouverte, Pauline perd encore une fois de l'argent mais cette fois-ci elle n'est pas bien sûre que ce soit lui.

De plus, Georges fait refaire des clés pour tous les tiroirs de la maison pour montrer son audace aux yeux de ses amis. Les paroles de Ghéridanisol en témoignent : "...il a tiré de la poche de son pantalon un énorme trousseau de clefs et m'a dit : <<Il y en a pour tous les tiroirs.>>"³⁴ Avec ces clefs, Georges peut ouvrir n'importe

³² Ibid., p. 271.

³³ Ibid., p. 272.

³⁴ Ibid., p. 262.

quel tiroir et y prendre ce qu'il veut. Il utilise alors la clé du tiroir de son père, ouvre le secrétaire dans lequel il vole des lettres d'amour écrites par une femme à Monsieur Molinier. Georges apprend donc que son père a une maîtresse. Il dit : "Mon père, lui, il a une maîtresse."³⁵

Georges, tout jeune qu'il est, peut non seulement tenter ou accomplir ces vols, mais il ose même faire circuler de la fausse monnaie. Le premier succès de sa tentative c'est le moment où il achète un paquet de cigarette. Cette phrase le prouve : "Georges avait payé un franc la fausse pièce."³⁶

Nous pouvons considérer ces actes comme une sorte de révolte contre ses parents. Ceux-ci ne lui donnent pas assez d'affection, de tendresse et de soins, mais le traitent avec négligence sinon avec austérité. A son âge, on ne peut pas supporter cela. Son père ignore tout de ses enfants. Mais quand il cause avec Edouard, il dit, en se trompant ou en feignant, que "j'attache une particulièrement grande importance aux fréquentations de mes enfants. J'estime qu'on ne saurait trop y prendre garde."³⁷ Il se dit ainsi qu'à Edouard que ses enfants :

³⁵ Ibid., p. 261.

³⁶ Ibid., p. 260.

³⁷ Ibid., p. 227.

ont heureusement une tendance naturelle à ne se lier qu' avec ce qu'il y a de mieux. (. . .) Vincent avec son prince ; Olivier avec le comte de Passavant... Georges, lui, a retrouvé à Houlgate un petit camarade de classe, un jeune Adamenti, (. . .) ; son père est sénateur de la Corse.³⁸

Constatons que Georges grandit dans une famille mal unie : ses parents ne s'entendent pas bien. Oscar Molinier n'est pas fidèle à sa femme : il a une maîtresse. Il devient rusé et aime mentir à sa femme. Il lui reproche d' être jalouse. Quand il apprend que les lettres d' amour de sa maîtresse ne sont plus dans le tiroir, il accuse Pauline sans aucune preuve réelle que celle qu' il invente. Ainsi raconte-t-il à Edouard.

J' amène le tiroir où j'avais caché les lettres de... la personne en question. Jugez de ma stupeur, mon cher: le tiroir était vide. (. . .) Désœuvrée, dans cet appartement vide, sous prétexte de mettre de l'ordre, vous savez comment sont les femmes, toujours un peu curieuses... elle aura commencé à fureter...oh!sans songer à mal. Je ne l'accuse pas. Mais Pauline a toujours eu un sacré besoin de ranger...³⁹

Nous savons déjà que c' est Georges qui a dérobé ces lettres. Pauline, de son côté, raconte à Edouard que depuis longtemps elle est au courant des relations que son mari entretient. Mais Oscar, en croyant qu'elle les ignore, prend d' énormes précautions pour les lui cacher. Pauline souligne que plus il se cache, plus il se livre: "Chaque fois que, sur le point de sortir, il affecte un air affairé, contrarié, soucieux, je sais qu' il court à son plaisir"⁴⁰ Pensant que Pauline apprend, par les lettres dérobées, qu' il se livre à une petite

³⁸ Ibid., p. 227.

³⁹ Ibid., p p. 225-6.

⁴⁰ Ibid., p. 273.

aventure, Oscar se montre si doux et même si humble que sa femme en est presque gênée. Sous des apparences de bonheur, Pauline cache ses déboires et sa résignation, peut-être, à cause de son éducation bourgeoise. Elle essaie de cacher les défaillances de son mari aux yeux de tous ; et surtout aux yeux des enfants. "Elle s'ingénie à permettre à ceux-ci d'estimer leur père, (. . .)"⁴¹, Edouard note-t-il dans son Journal. Pauline affirme elle-même que "(. . .) ; j'invente pour lui des excuses ; (. . .)"⁴²

Comme Oscar ne surveille pas beaucoup ses enfants, tous les soins en incombent à Pauline. Une femme seule ne peut pas consacrer assez de temps pour tous les enfants : il y en a trois chez Moliner Pauline est trop occupée et il y a certainement plus ou moins négligence : les habits de Georges par exemple. Edouard nous décrit, dans son Journal, le vêtement usé et déchiré de son neveu. Il écrit :

Il était vêtu d'un pardessus usé jusqu' à la corde et dont les manches trop courtes laissaient passer celles de la veste. La grande poche de côté restait baillante, bien qu'on sentit qu'elle était vide ; dans le coin l'étoffe avait cédé.⁴³

Edouard exprime ainsi son jugement :

Je pensai que ce pardessus avait déjà dû servir à plusieurs frères, et que ses frères et lui avaient l'habitude de mettre beaucoup trop de choses dans leurs poches. Je pensai aussi que sa mère était bien négligente, ou bien occupée, pour n'avoir pas réparé cela.⁴⁴

⁴¹ Ibid., p. 268.

⁴² Ibid., p. 273.

⁴³ Ibid., p. 87.

⁴⁴ Ibid.

En outre, Pauline fait pression sur ses enfants. Elle aime tracer leurs carrières. Oscar le lui reproche. Ainsi dit-il à sa femme : "Mais tu les embêtes, tes fils. Laisse-les donc tranquilles. C'est toi qui leur donnes des idées, avec toutes les question..."⁴⁵

Georges, comme la plupart des adolescents, ne peut pas s'adapter à une telle situation, à l'entourage d'une famille désorganisée, où règnent la négligence et la contrainte. Il se sent perdu mais enfin, après le drame de Boris, il retourne chez lui et se jette dans les bras de sa mère.

2.1.3 Armand

Armand est un autre adolescent troublé à cause de la famille. Il a conscience de ses manques. Il dit à son ami Olivier qu'il "Manque d'argent, manque de forces, manque d'esprit, manque d'amour."⁴⁶ et que "Il me manquera toujours un point."⁴⁷ Léon Pierre-Quint remarque que "une première éducation puritaine a laissé au coeur d'Armand <<un ressentiment>> dont il ne peut se guérir ; elle l'a rendu à jamais révolté, désespéré, amer et cynique. C'est de l' <<horreur>> et de la <<haine>> qu'il a pour tout ce qu'on appelle la vertu."⁴⁸ Armand a un besoin d'abîmer tout. Olivier dit à Edouard que "C'est une espèce de rôle qu'il joue...malgré lui. Au fond il est très différent de cela..."⁴⁹ Il ajoute qu'il croit qu'Armand est

⁴⁵ Ibid., p.223.

⁴⁶ Ibid., p. 278.

⁴⁷ Ibid., p. 280.

⁴⁸ Pierre-Quint, André Gide, pp. 181-2.

⁴⁹ Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 112.

"très malheureux et que c'est pour cacher cela qu'il se moque."⁵⁰

Armand offense même l'âme vertueuse de la personne qu'il respecte le plus : Rachel. Il révèle sans nécessité à Rachel la liaison de Sarah et Bernard. Et il avoue plus tard que "Rachel est, je crois bien, la seule personne de ce monde que j'aime et que je respecte. Je la respecte parce qu'elle est vertueuse. Et j'agis toujours de manière à offenser sa vertu."⁵¹ C'est parce que la vertu s'est identifiée pour lui à l'image d'un père qui a tué en son fils toute liberté de pensée. Armand décrit ironiquement son père :

Il a bourré sa vie d'un tas d'obligations qui perdraient toute signification si sa conviction faiblissait ; de sorte que cette conviction se trouve exigée et entretenue par elles. Il s' imagine qu'il croit, parce qu'il continue à agir comme s'il croyait. Il n'est plus libre de ne pas croire.⁵²

En parlant de son foyer, Armand déclare qu'on y étouffe et qu'on y crève. Ses parents vivent dans un complet aveuglement. Tous refusent le principe de "réalité." Son grand-père et son père sont faussement vertueux. Le pasteur Vedel s'accable d'occupations. Il n'a pas assez de temps pour ses enfants. Il préfère consacrer tout son temps à la charité plutôt que de voir clair autour de lui et surtout en lui. Ainsi Armand exprime-t-il son jugement envers son père : "Tout ce qu'il demande, c'est de ne pas y voir clair. Il court ; il se démène ; il n'est presque jamais à la maison. Je comprends qu'il étouffe ici ; (. . .). Il cherche à s'étourdir, parbleu !" ⁵³

50 Ibid.

51 Les Faux-Monnayeurs cité par Thierry, André Gide, p. 124.

52 Les Faux-Monnayeurs cité par Henri Freyburger, L'évolution de la disponibilité gidienne, (Paris : A.-G. Nizet, 1970), p. 171.

53 Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 239.

Armand adresse ces reproches à son père, mais également sa mère : elle l'accuse de se donner tellement aux autres qu'il ne lui reste plus rien pour les siens. Edouard insiste sur l'emploi du temps très chargé de Monsieur Vedel. Il écrit dans son Journal ainsi: "Le pasteur Prosper Vedel est trop occupé".⁵⁴ Le digne homme est incessamment en partance, requis par mille soins, mille soucis, sermons, congrès, visites de pauvres et de malades. Armand ajoute que son père "sait par coeur un tas de phrases consolatrices pour les principaux événements de la vie."⁵⁵ Quant à sa mère, elle "s'efforce de ne rien comprendre"⁵⁶ de peur de faire face au réel. Madame Vedel est quelquefois trop sévère envers ses enfants. Elle gronde Armand quand elle le voit apparaître devant elle sans faux col. Son fils lui répond tout de suite, d'un ton ironique, qu'elle lui a religieusement enseigné à n'attacher aucune importance à sa tenue. Edouard, témoin de cette scène entre le fils et la mère, aperçoit qu'une expression de souci profond se cachait derrière sa méchante ironie. Nous remarquons que Madame Vedel s'intéresse à ce qui a peu d'importance, mais qu'elle néglige ce qu'on considère comme plus important qu'un faux col : l'hygiène de son fils. Elle le laisse occuper une petite pièce, étroite et mal aérée, où règne une pénible odeur. Armand compare cette pièce à "un cabinet de toilette" ou "un débarras".⁵⁷ Elle le

⁵⁴ Ibid., p. 106.

⁵⁵ Ibid., p. 215.

⁵⁶ Ibid., p. 239.

⁵⁷ Ibid., p. 274.

laisse faire lui-même la chambre et le lit. La cuvette de sa table de toilette n'est pas régulièrement vidée. Pourtant Armand aime être mal installé mais avec la liberté plutôt que d'être enfermé dans une belle pièce luxueuse et confortable. Ses paroles adressées à Olivier en témoignent : "Ici, j'ai du moins l'avantage de pouvoir entrer et sortir quand je veux, sans être espionné par personne. (. . .) , j' aime assez être mal installé ; ..." ⁵⁸ Son père appelle cela "le goût de la macération." Armand ajoute que son père n'entre jamais dans sa chambre parce qu'il a d'autres soucis que de s'inquiéter des habitacles de son fils.

Nous constatons qu'Armand ressent que ses parents ne s'intéressent pas à leurs enfants. Et ils ont chacun leur façon d'éviter tous les problèmes de la famille, et d'ignorer la souffrance des enfants. Mais la réaction d'Armand n'est pas semblable à celle de Boris ni à celle de Georges. Les deux premiers cas sont plus faciles à comprendre que celui d'Armand. Celui-ci exprime sa révolte en ironisant sur la négligence de ses parents, sur la fausse vertu de son grand-père et de son père, sur la sévérité pour des choses insignifiantes et sur les contradictions de sa mère.

2.2 La révolte contre l'autorité familiale

- Geneviève

Geneviève vit dans un milieu, très bourgeois, où on s'attache étroitement aux règles, aux convenances et aux traditions. Geneviève en souffre ainsi que de l'austérité excessive de son père

⁵⁸ Ibid., pp. 274-5.

et surtout de la soumission de sa mère à l'autorité familiale. Elle juge que "ce milieu dans lequel j'avais vécu jusqu'alors laissa paraître son insignifiance et sa conventionnelle banalité..."⁵⁹ Elle décrit l'importance matérielle de son milieu. Ainsi dit-elle : "chez nous, (. . .), tout semblait raconter indiscretement le chiffre de nos revenus"⁶⁰

Geneviève pense que "rien ne peut fausser davantage le caractère d'un enfant que de lui imposer un respect de commande pour des parents dès que ceux-ci ne sont pas respectables".⁶¹ Geneviève s'entend bien avec sa mère. Celle-ci la comprend ou, du moins, essaie de la comprendre. La jeune fille dit que sa mère mérite sa vénération et que son amour pour elle est presque de la dévotion. Quant à son père, le représentant de la respectabilité bourgeoise et de la morale étroite, elle a une attitude de révolte contre lui. Son Journal inachevé montre qu'elle a découvert l'énorme vide de la morale parternelle. Elle attaque violemment son caractère, ses attitudes et tout ce qui le concerne. Geneviève déclare qu'elle s'impatiente d'entendre son père "se contredire, soutenir comme siennes des opinions que je savais empruntées, (. . .)".⁶² Elle juge que chez son père le geste ou la parole précède toujours l'émotion ou la pensée, de sorte qu'il reste toujours en retard. Geneviève ironise aussi l'indécision de son père. Elle dit que celui-ci "(. . .) changeait d'opinion comme on change de vêtement."⁶³

59 Gide, Geneviève., p. 1363.

60 Ibid.

61 Ibid., p. 1359.

62 Ibid., pp. 1359-1360.

63 Ibid., p. 1373.

De plus, Geneviève sent que son père ne l'aime pas mais ce dernier préfère son frère, d'un an plus jeune qu'elle, qui est de santé délicate et qui sait le flatter. Il admire tout ce qui sortait de la bouche de son père. Contrairement à elle, son frère n'est jamais puni. Ses paroles le prouvent : "Jamais mon père n'avait levé la main sur lui ; tandis que je n'oubliais pas qu'il m'avait une fois giflée."⁶⁴ Cet acte la pousse aussi à se dresser contre lui.

La soumission de sa mère ajoute encore à l'hostilité de Geneviève envers son père. Eveline, la mère de Geneviève, souffre auprès d'un mari autoritaire, mais son père et le prêtre, directeur de conscience de la famille, "lui conseillent avant tout de << cacher >> les déficiences de son mari << aux regards de tous >> et de prier Dieu pour se consoler. Le devoir de l' << épouse chrétienne >>, c'est de se résigner".⁶⁵ A cause de l'éducation, les femmes bourgeoises doivent se soumettre au mariage. Eveline, qui souffre de cet enseignement injuste, se rebelle en pensée, sans oser encore se libérer elle-même. Et, petit à petit, elle enseigne à sa fille de ne pas tenir compte des raisons du milieu. Dès que Robert, le père de Geneviève, remarque l'indépendance d'esprit d' Eveline, il note que "L'insoumission est toujours blâmable, mais je la tiens pour particulièrement blâmable chez la femme."⁶⁶ Il pense que "le rôle de la femme, dans la famille et dans la civilisation tout entière, est et doit être conservateur."⁶⁷

⁶⁴ Ibid.

⁶⁵ Pierre-Quint, André Gide, p. 178.

⁶⁶ Gide, Robert, p. 1322.

⁶⁷ Ibid. p. 1324.

Ce qu'elle vit dans sa famille et aussi ce qu'elle lit dans les livres, explique à Geneviève l'état de soumission familiale et d'inégalité des sexes. "Clarissa Harlowe" de Richardson est un livre qui a une influence considérable sur la jeune fille. Geneviève y remarque d'abord que "tous les malheurs de Clarissa viennent de sa dévotion, de sa soumission à ses parents, de son respect pour son odieux père" et que l' "humilité excessive" de l'héroïne, "la rend ridicule"⁶⁸ aux yeux des lecteurs.

Geneviève parle encore d'un autre livre, celui de "Adam Bede". Geneviève songe en particulier à la détresse d'Hetty Sorrel, l'héroïne du livre. Certains lecteurs la jugent coupable de s'être laissée séduire et d'avoir abandonné son enfant. Mais Geneviève se dresse contre ces gens-là. Elle dit qu'elle ne consent point à la considérer comme coupable. Elle explique que c'est "à contre-cœur" que cette femme abandonne son enfant et "parce qu'elle ne pouvait faire autrement."⁶⁹ Elle ajoute que "c'est le jugement de la société qui la force à commettre ce crime. Elle sait qu'il n'y a plus de place, dans la société, ni pour elle, ni pour son enfant."⁷⁰ Geneviève déclare tout de suite qu'elle trouve que cela est monstrueux. Ce qui est condamnable aux yeux de Geneviève c'est d'abord "l'amant" qui a abandonné cette femme, puis "la société qui faisait peser sur elle, seule une réprobation

⁶⁸ Gide, Geneviève, p. 1392.

⁶⁹ Ibid., p. 1395.

⁷⁰ Ibid.

que méritait surtout son séducteur."⁷¹ Alors, selon Geneviève, "la vraie criminelle, ce n'est pas Hetty, c'est la société."⁷²

Nous voyons que Geneviève, qui est apparemment "réservée"⁷³ et qui sait mal s'exprimer⁷⁴ commence à montrer sa révolte contre la famille et contre la société. Elle condamne l'injustice sociale. Elle décide de nous faire voir que les femmes peuvent "passer outre" comme les hommes. Elle poursuit donc la quête acharnée de son indépendance. Son père qui est toujours soucieux de correction, estime "indécent de se soustraire à ce qu'il considérait comme des obligations mondaines"⁷⁵. Il désapprouve les "écarts de pensée" et les "écarts de conduite"⁷⁶ de sa fille.

La situation de la femme a changé considérablement depuis la guerre. Geneviève pense que du temps de la jeunesse de sa mère, une femme pouvait "souhaiter sa liberté", à l'époque de Geneviève, "il ne s'agit plus de la souhaiter, mais de la prendre."⁷⁷ Henri Freyburger ajoute que "la disponibilité libératrice n'était pas réservée à l'homme, mais pouvait tout aussi bien se manifester dans

71 Ibid., p. 1394.

72 Ibid., p. 1395.

73 Ibid., p. 1359.

74 Ibid., p. 1369.

75 Ibid., p. 1366.

76 Ibid., p. 1351.

77 Ibid., p. 1349.

une conscience féminine, aussi jeune soit-elle."⁷⁸ Geneviève se pose tout de suite la question des moyens : "Comment et à quelle fin !" Qu'est-ce qu'on doit faire pour permettre à la valeur des femmes d'être prise en considération, se demande-t-elle. Geneviève croit "qu'il y a beaucoup de femmes capable ; qu'il y a beaucoup plus de valeur qu'on ne croit parmi les femmes ; et que toute cette valeur reste inemployée, ..." ⁷⁹ parce qu'on ne leur a jamais laissé la possibilité de s'exprimer. La jeune fille pense que les femmes "souffrent d'une contrainte trop stricte, (. . .). C'est par l'étroitesse d'esprit que leurs compagnons (. . .) prétendent qu'elles doivent borner leurs soins à la cuisine, à la couture, (. . .) et à la broderie."⁸⁰ Mais, elles ont besoin d'exercer leurs facultés comme tous les hommes.

Malgré son jeune âge, Geneviève parle d'une amélioration possible de l'état social. Elle précise que cet espoir a dirigé sa vie. Elle avoue qu'elle voudrait dire à chaque femme ce que, depuis quelque temps, chaque matin elle se dit à elle-même : "Il ne tient qu'à toi".⁸¹ Elle déclare que naturellement c'est sur elle-même d'abord qu'elle veut éprouver la force et la vertu de cette exigence. En défi à ce qui est accepté par un grand nombre de gens, Geneviève proclame "qu'une femme peut être vertueuse autrement que par sa

⁷⁸ Freyburger, L'évolution de la disponibilité gidienne, p. 185.

⁷⁹ Gide, Geneviève, p. 1398.

⁸⁰ Jane Eyre, chap. XII, cité dans "Geneviève", p. 1391.

⁸¹ Gide, Geneviève, p. 1399.

réserve et que le plus ou moins d'honnêteté réside ailleurs que sur le plan des rapports charnels".⁸² Pour élever la condition féminine, Geneviève choisit d'évoquer sa liberté sexuelle. Elle déclare qu'elle n'acceptera jamais de se soumettre au mariage ni de se donner toute entière à quelqu'un. Sa mère révèle que Geneviève lui a déclaré que "elle ne pouvait admettre le mariage s'il devait conférer au mari des prérogatives ; (. . .)",⁸³ et que son exemple avertissait sa fille et la mettait en garde. Egale de l'homme, Geneviève sera mise à même "de vivre d'une vie personnelle et de ne point lier son sort à quelqu'un qui peut-être ne la vaudrait point."⁸⁴

Geneviève va plus loin que les gens de son époque. Tandis que la plupart des femmes admettent leur état de soumission, et que certaines luttent en secret contre cette inégalité, Geneviève refuse et rejette ouvertement cette condition injuste. Elle déclare à haute voix qu'elle va changer la condition féminine, en commençant par elle-même. Elle veut défendre le droit des femmes à avoir un enfant hors des liens du mariage, et aussi celui de continuer à mener une vie personnelle après le mariage.

⁸² Ibid., p.p. 1392-3.

⁸³ André Gide, L' Ecole des femmes : Romans, Récits et Soties,

Oeuvres lyriques, (Paris : Gallimard, 1959), p. 1295.

⁸⁴ Ibid.

2.3 La révolte contre l'éducation parentale bourgeoise

- Bernard

Aussitôt que Bernard apprend qu'il est bâtard, produit de la mauvaise conduite de sa mère, il décide de quitter son foyer. C'est peut-être parce qu'il a honte de ses origines et il souffre d'un complexe d'infériorité. Pourtant cette décision audacieuse choque et surprend son ami Olivier qui s'écrie : "C'est énorme, ce que tu fais là".⁸⁵ Malgré son jeune âge, cette décision est prise d'un seul coup. Cela montre son caractère décidé et courageux. Il est sûr de lui. Le contenu de sa lettre à Monsieur Profitendieu, au moment où il va quitter la maison, montre clairement sa fièreté. Il écrit :

Je pouvais accepter de vivre à vos depens tant que j'étais dans l'ignorance, mais il va sans dire que je préfère ne rien recevoir de vous à l'avenir. L'idée de vous devoir quoi que ce soit m'est intolérable et je crois que, si c'était à recommencer, je préférerais mourir de faim plutôt que de m'asseoir à votre table.⁸⁶

Son avenir dépend de lui seul. Il s'avance dans l'inconnu. Il nous semble que Gide lui donne cet esprit de vagabondage pour qu'il quitte la maison à la recherche d'expériences qui donneront un sens à sa vie. Bernard incarne "une disponibilité agissante."⁸⁷ Nous voyons qu'il ne recule pas devant la révélation de sa bâtardise puisqu'elle lui permet d'abandonner un milieu où l'on interprétait et traduisait tout acte selon un dogme établi. Il saisit la chance

⁸⁵ Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 32.

⁸⁶ Ibid., p. 23.

⁸⁷ Freyburger, L'évolution de la disponibilité gidienne,

qui s'offre à lui et se tient prêt à en accepter toutes les conséquences. Il réagit contre chaque influence et se rebiffe. Les paroles d'Olivier en témoignent : "Oh! parbleu, toi tu oses toujours tout. Tout ce qui te passe par la tête, tu le fais."⁸⁸

Bernard songe à sa nouvelle règle de vie : "Si tu ne fais pas cela, qui le fera ? Si tu ne le fais pas aussitôt, quand sera-ce ?"⁸⁹ Alors il doit se décider et agir spontanément. Bernard se demande ensuite comment établir une règle de conduite, puisqu'il n'accepte pas celle d'autrui ni ne veut non plus en manquer. Alors il doit la trouver en lui-même et par lui-même. Ses expériences lui enseignent la vie. Il trouve "qu'il n'est méthode ni théorie qui soit applicable indifféremment à chacun."⁹⁰ Il se dit que "rien n'est pas bon pour tous, mais seulement par rapport à certains ;", et que "rien n'est vrai pour tous, mais seulement par rapport à qui le croit tel ; (. . .)"⁹¹ Il faut donc choisir pour agir.

Au cours de sa vie en dehors du foyer pendant laquelle il affirme une confiance considérable en soi, Bernard trouve qu'il a "beaucoup changé ; ou du moins mon paysage intérieur n'est déjà plus du tout le même que le jour où j'ai quitté la maison ;"⁹² (. . .).

⁸⁸ Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 36.

⁸⁹ Ibid., p. 59.

⁹⁰ Ibid., p. 193.

⁹¹ Ibid.

⁹² Ibid., p. 194.

Il ajoute qu'il jouait "un affreux personnage"⁹³, s'efforçait de lui ressembler. Il se prenait pour un révolté, un hors la loi, qui foule aux pieds tout ce qui fait obstacle à son désir. Il avoue qu'il a honte quand il songe à la lettre qu'il a écrit à Monsieur Profitendieu avant de quitter la maison, lettre dans laquelle il prétendait que si le juge ne faisait pas de différences entre lui et ses propres enfants, c'était par peur du scandale et pour cacher une situation déshonorante. Il pense que sa présence à la maison rappelait, sans cesse, à sa mère quelque chose de sa vie qu'elle aurait voulu effacer. Elle est certainement soulagée d'apprendre le départ de son fils. Mais après cette période en dehors du foyer familial, Bernard se sent coupable de son ingratitude envers son père. Il avoue que tout ce qu'il a écrit dans cette lettre n'est pas vrai. Ainsi déclare-t-il à Laura :

Je pense que celui qui m'a tenu lieu de père n'a jamais rien dit ni rien fait qui laissât soupçonner que je n'étais pas son vrai fils ; qu'en lui écrivant, comme j'ai fait, que j'avais toujours senti la différence, j'ai menti ; qu'au contraire il me témoignait une sorte de prédilection, à laquelle j'étais sensible ; de sorte que mon ingratitude envers lui est d'autant plus abominable ; que j'ai mal agi envers lui.⁹⁴

Bernard suscite en nous l'image de la "révolte maîtrisée."⁹⁵ Après une période de vie nomade, Bernard, comme un "nouveau fils prodigue", retourne chez lui, auprès de son père malade. Il est "riche d'une moisson d'expérience."⁹⁶ Il ne lui sera plus possible

⁹³ Ibid., p. 195.

⁹⁴ Ibid., p. 197.

⁹⁵ Freyburger, L'évolution de la disponibilité gidienne, p. 170.

⁹⁶ Ibid.

d'oublier que le monde ne se réduit pas aux limites étroites du foyer familial. Il est mûr et se connaît mieux. Il se sent très différent de celui qu'il croyait être.

"L'adolescence a ses mythes : le refus du passé, l'authenticité et la révolte, l'exaltation de l'individu et de sa solitude, qu'incarne si bien le bâtard en rupture de ban avec les familles."⁹⁷

Bernard est, pour Gide, un personnage idéal parce que le bâtard symbolise l'adolescent libre et fervent que Gide regrette de n'avoir pu être. Le bâtard n'hérite en rien. Il affirme sa personnalité. "Ainsi, il jouira de ce qui, dans le paradoxe de Gide, est la forme de liberté la plus haute et la plus rare : il sera capable d'un acte gratuit."⁹⁸ Il peut commettre tel ou tel acte sans aucun motif. Il ne pense pas non plus aux conséquences. Il est libre de tout faire, n'importe quand et n'importe comment. "L'avenir, note Edouard, appartient aux bâtards. Quelle signification dans ce mot : <<Un enfant naturel!>> Seul le bâtard a droit au naturel."⁹⁹

Gide souffre beaucoup de son adolescence enfermée et de son manque de liberté. Mais quand il reconnaît plus tard qu'un homme-type n'existe pas, il affirme que "c'est une vaine ambition que de tâcher

⁹⁷ Geneviève IDT, Les Faux - Monnayeurs, profil d'une oeuvre, (Paris : Hatier, 1970), p. 74

⁹⁸ G.D. Painter, André Gide, (Paris : Mercure de France, 1965), p. 115, cité dans "Les Nourritures Terrestres" Bordas, p. 193.

⁹⁹ Les Faux - Monnayeurs, dans Les Nourritures Terrestres, Bordas. p. 193.

de ressembler à tout le monde, puisque tout le monde est composé de chacun et que chacun ne ressemble à personne."¹⁰⁰ Il lui paraît que le devoir n'était peut-être pas pour chacun le même. De plus, Gide s'attache à l'idée qu'il faut être sans lois pour écouter la loi nouvelle"¹⁰¹ et que "la nécessité de l'option me fut toujours intolérable ; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'étais pas".¹⁰² Gide laisse donc toute liberté à ses personnages, surtout à ses protagonistes adolescents tels que Bernard, Lafcadio, Nathanaël etc... Il les peint comme des adolescents libres. Et il les pousse à l'extrême. Tout ce que Gide n'a pas pu faire lui-même, il le leur laisse faire. Il veut leur enseigner l'authenticité qui impose le dénuement. Il leur dit de ne pas chercher à "remanger ce qu'ont digéré les ancêtres."¹⁰³ Il leur conseille aussi de ne pas chercher, dans l'avenir, à retrouver le passé mais de saisir, dans chaque instant, la nouveauté et de jouir totalement de l'instant présent :

...ne demeure pas auprès de ce qui te ressemble ; (. . .). Dès qu'un environ a pris ta ressemblance, ou que toi tu t'es fait semblable à l'environ, il n'est plus pour toi profitable. Il te faut le quitter. Rien n'est plus dangereux pour toi que ta famille, que ta chambre, que ton passé.¹⁰⁴

Après avoir poussé ses protagonistes à quitter tout pour suivre leur idéal, Gide leur ouvre les yeux devant la splendeur de la plaine.

¹⁰⁰ Le Prométhée mal enchaîné, cité dans Delay, La Jeunesse d'André Gide, p. 252.

¹⁰¹ Gide, Les Nourritures Terrestres, Bordas, p. 189.

¹⁰² Ibid., p. 111.

¹⁰³ Gide, Les Nourritures Terrestres, Bordas, p. 228.

¹⁰⁴ Ibid., p. 97.

Il leur enseigne le libre vagabondage de l'âme pour se révéler dans la solitude. Et enfin après quelque temps de vie nomade, l'excessif orgueil pousse ces âmes au retour et au repos. Ces protagonistes sont mûrs pour une vie nouvelle.



ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

Conclusion

Nous remarquons que l'atmosphère bourgeoise est le point de départ de toutes sortes de révolte dont nous avons parlé. Nous constatons aussi que la famille exerce une très forte pression sur les adolescents. Cela engendre, dans leur esprit, un conflit intérieur entre le devoir et le désir. Ces protagonistes cherchent tous le désir et aspirent à l'indépendance en refusant soit secrètement soit ouvertement toutes les contraintes et tous les préjugés. En dehors du milieu familial s'ouvrent l'inconnu, la liberté et les perspectives infinies. N'importe quel étranger est préféré par l'adolescent à ses parents, du seul fait qu'il ne ressemble pas à sa famille. Au défi lancé à cette famille, l'adolescent s'émancipe. C'est la révolte : instant de joie et d'orgueil où il se croit plus fort que la famille, que la société même. Il se figure que tous les hommes sont dupes et esclaves des préjugés. L'élan de son enthousiasme balaie les contraintes, les lois, la morale conventionnelle. De même, Gide a pris soin, lui-même, d'attiser toutes ses contradictions et d'embrasser les antipodes. "Les extrêmes me touchent"¹ Il nous semble que ce que la famille a de plus haïssable pour Gide est "sa propension à se refermer, à se clore sur elle-même, à refuser l'accueil, la disponibilité à l'aventure, à l'inconnu, au neuf, c'est sa tendance totalitaire."²

¹ Kléber Haedens, Une histoire de la littérature française, (Paris : Bernard Grasset, 1970), p. 300.

² Gide, Les Nourritures Terrestres, Bordas, p. 117.

Il s'agit alors, pour lui, de détruire les contraintes, de briser les lois et les coutumes, de rompre avec les traditions de la morale familiale, de rejeter l'aveugle soumission et de libérer sur les chemins du monde d'adolescent pur et voluptueux. Il écrit : "J'ai fait table rase. J'ai tout balayé...je me dresse nu sur la terre vierge avec le ciel à repeupler"³

Gide sert de guide et maître à "l'inquiète adolescence" des années 20 et lui présente son image : celle d'une jeunesse intellectuelle et bourgeoise, tout imprégnée de moralisme chrétien et de culture nationale, mais tentée par la révolte, enfermée dans sa classe sociale, mais attirée par l'exotisme. Il exerce aussi une emprise frémissante sur des jeunes gens fiévreux, assaillis de questions et de doutes. Ainsi Gide peint-il un monde de l'adolescence dont Bernard, Olivier, Armand, Sarah, Geneviève etc... figurent des exemplaires divers. Ils se sont évadés des croyances religieuses ; ils cherchent à vivre pour eux-mêmes selon une morale qui va de la ferveur, pour les meilleurs, à la révolte. Ils sont capables de toutes les générosités, de toutes les perversités, de toutes les folies.

On ne peut pas nier que l'influence de Gide a été très profonde. Mais il a été également critiqué par les défenseurs des morales traditionnelles qui lui ont reproché l'engagement sans réserve de sa nature, son apologie de la sensualité, sa complaisance pour les anomalies et ses négations de tous les dogmes et préjugés. Ils l'ont accusé d'avoir perverti des jeunes.

³ Pierre-Quint, André Gide, p. 125

Cependant, ils nous convient d'ajouter l'opinion de ceux qui ont exalté la grandeur de cet auteur célèbre. Ils sont nombreux, mais je n'en citerai ici que quelques uns. Marcel Arland proclame que l'oeuvre de Gide est "essentiellement celle d'un moraliste, (. . .)"⁴ De même R.M. Albérès déclare que "Dressé contre la morale sociale, dressé contre le catholicisme, Gide demeura pendant toute sa vie un professeur de morale".⁵ Pour André Maurois, Gide est "l'auteur le plus aimé des adolescents de mon temps".⁶ Il nous révèle aussi que "l'oeuvre de Gide est au centre des pensées de Jacques Rivière et Alain Fournier"⁷, deux jeunes écrivains à l'époque de Gide. A son tour, Jean-Jacques Thierry explique que "la renommée et l'influence" de Gide "furent considérables en France et à l'étranger dès 1918"⁸ et que "la jeunesse, de l'après-guerre, qui avide d'autres nourritures intellectuelles, se tourne vers André Gide".⁹ Jean-Jacques Thierry l'a nommé "Prince de la Jeunesse", et il a ajouté que Gide fut "l'homme qu'en dépit de ses 80 ans, les étudiants japonais appelait le <<French boy>>"¹⁰

⁴ La Nouvelle Revue Française, Hommage à André Gide, (Paris, 1951), p. 88.

⁵ Ibid., p. 100.

⁶ André Maurois, De Gide à Sartre, (Paris : Académique Perrin, 1965), p. 15.

⁷ Ibid.

⁸ Jean-Jacques Thierry, André Gide, p. 142.

⁹ Ibid., p. 20.

¹⁰ Ibid., p. 142.

Constatons que Gide est un auteur engagé au service de l'émancipation de la jeunesse et des moeurs. Gide ose se dresser ouvertement contre la société de son époque. Les moeurs et les contraintes de la société sont assez nombreuses pour pousser Gide à ne plus pouvoir les accepter. Il ne veut plus que les jeunes générations subissent des dogmes trop étroits comme lui. Gide pense que c'est l'heure de la libération. Il me semble que Gide saisit cette responsabilité comme la sienne. Il commence son rôle de libérateur des adolescents en introduisant ses idées dans son oeuvre, puis dans ses actes.

Gide a eu des idées plus avancées que ses contemporains. Il y a eu, à cette époque, des auteurs qui ont pensé sans être assez courageux pour mettre en oeuvre des idées qui s'opposaient au grand nombre. Ce qui est admirable en lui c'est son courage d'avoir ouvert une voie nouvelle, pour les jeunes, vers la liberté dans les idées aussi bien que dans les actes. La vie moderne s'attache de moins en moins aux préjugés et aux contraintes trop strictes. On respecte plus le droit des autres et on donne plus d'importance à la raison. Gide a contribué à cette évolution et nous, les jeunes d'aujourd'hui, devons beaucoup à André Gide. Si Gide n'avait pas commencé à lutter en son temps, comment serait notre vie et quel serait notre avenir ? On ne le sait pas. Mais ce qui est certain c'est que Gide a accepté de subir les critiques parce qu'il visait une vie meilleure pour nous, les adolescents.

Il y aura donc beaucoup d'intérêt à étudier la vie de Gide et son oeuvre concernant l'adolescence. Cette recherche nous aide à mieux comprendre le conformisme de la société qui aboutit à la révolte, et à une meilleure compréhension de l'individu.

Malgré la différence entre la société française au temps de Gide et la société thaïe actuelle, il y a au moins quelques points communs. Certains parents sont encore stricts et autoritaires. Les normes stéréotypées de la société sont que nous manquons actuellement d'initiative. Gide nous enseigne à élever les valeurs de l'individu, à former notre personnalité pour que chacun de nous s'affirme. Il nous faut nous concentrer sur nous-mêmes et nous corriger. De cette façon, la société s'améliore aussi. L'idée d'individualisme de Gide est encore profitable pour notre société.

Les exemples que Gide nous a donnés sont des avertissements. Les événements passés existent toujours comme des leçons utiles pour le présent et l'avenir. Grâce à ces exemples, nous pensons à un des enseignements du Bouddha : s'attacher au moyen ni trop tendu ni trop détendu. C'est-à-dire il ne faut pas être trop strict ni trop négligent mais rester juste au milieu, savoir pardonner et essayer de comprendre les autres. De cette manière nous pouvons atténuer les conflits de générations. Et alors la société sera plus paisible.

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย